RÉFLEXIONS

DE

POLICHINELLE

SUR

UN SOUVERAIN COMME IL Y EN A PEU

ET

SUR LE DISCOURS D'UN TRONE

QUI N'A PAS SON SEMBLABLE.

PRIX : 2 FR. 50.

PARIS.

A. SIROU ET DESQUERS, ÉDITEURS,

RUE DES NOYERS, 37.

POUSSIELGUE-RUSAND, LIBRAIRE,

rue du Petit-Bourbon-St-Sulpice, [illegible]

1847

RÉFLEXIONS

DE

POLICHINELLE.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. SIROU ET DESQUERS,
rue des Noyers, 37.

RÉFLEXIONS

DE

POLICHINELLE

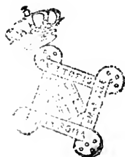
SUR

UN SOUVERAIN COMME IL Y EN A PEU

ET

SUR LE DISCOURS D'UN TRONE

QUI N'A PAS SON SEMBLABLE.



—

PRIX : 1 FR. 25 C.

—

PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE SÈVRES, 11.

POUSSIELGUE-RUSAND, Rue du Petit-Bourbon, 3. | DENTU, Palais-Royal, g. d'Orléans.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1847

PRÉFACE.

En lisant le titre de cet ouvrage, chacun verra que je ne me propose rien moins que de parler de N. S. P. le Pape et des paroles qui ont accompagné sa première bénédiction à Rome et à l'univers.

Cette prétention de Polichinelle sera diversement jugée.

Les lecteurs légers et quelque peu mondains s'empresseront d'acheter mon

livre, se promettant un agréable quart d'heure. Leur attente ne sera pas vaine. Ils trouveront ici ce qu'ils aiment beaucoup, un grand fonds de sagesse sous un air de folie, la hardiesse de l'aigle sous le plumage d'une buse.

Je m'attends à de belles rebuffades de la part des vieux barbons de la théologie, du droit canon, du droit public, etc. Coiffés du bonnet doctoral, ils me demanderont : Est-ce bien à vous qu'il appartient de traiter des sujets aussi graves? Où avez-vous pris vos grades?

— Messieurs, si vous aviez fait ce que je vous invite à faire au plus vite, si vous aviez lu la vie de Polichinelle

écrite par lui-même, dans *l'Art d'apprendre en riant des choses fort sérieuses*, vous sauriez que, au lieu de vous donner pour ses pères en théologie, vous devriez plutôt vous considérer comme ses neveux, car son berceau touche à celui de la théologie scolastique, votre mère. S'il n'a pas pris ses grades, c'est qu'il se trouvait déjà grandelet quand la première Université vint au monde.

Au demeurant, messieurs, Polichinelle respecte fort votre science et votre bonnet; mais, en retour, il faut que vous lui permettiez d'extraire la tiare de l'armoire théologique, pour la montrer aux yeux profanes, attendu que le

monde, très-peu familiarisé avec les sublimités du langage scolastique, a grand besoin de voir et de connaître la tiare.

Après le rechignement des barbes grises viendront les jugements téméraires de la malignité.

Sous prétexte que je renvoie souvent le lecteur aux ouvrages de Platon ou aux miens, il y aura telle mauvaise langue qui dira : Les *Réflexions* de Polichinelle ne sont qu'un prospectus que lui a demandé son éditeur, pour activer la vente. C'est une manière de réparer le fâcheux silence que les journaux les plus répandus ont gardé sur les œuvres de Polichinelle et de Platon.

— Quand cela serait, quel mal y verriez-vous? Si vous connaissez des ouvrages qui soient plus appropriés aux besoins de notre siècle que ceux de mon ancien collègue et les miens, veuillez bien me les signaler, et j'inviterai aussitôt le public à faire queue chez le bienheureux libraire. En attendant, je vous prie de croire que vous vous trompez fort sur mes intentions.

Si je recommande en toute circonstance les nouvelles œuvres de Platon, c'est d'abord pour faire voir au public que je suis sans ombre de rancune contre mon divorcé; c'est ensuite que je tiens ces œuvres pour éminemment uti-

les et agréables, Platon, durant notre commerce de trois ans, ayant autant gagné du côté de la forme, que j'ai acquis, moi, pour le fond.

Notre commun éditeur est si loin de redouter une stagnation dans la vente, qu'il s'effraie au contraire de sa rapidité et tremble de ne pouvoir faire honneur à toutes les demandes. Comme il comptait sur les contrefaçons belges, genevoises et autres, pour servir les étrangers, et qu'il ne prévoyait pas la mortelle frayeur qui a saisi tous les contrefacteurs à la lecture de tel chapitre de mon dernier livre[1], il n'a tiré celui-ci

[1] V. l'*Art d'apprendre en riant*, etc., ch. XXXVIII.

qu'à vingt millions d'exemplaires, nombre à peine suffisant pour la France.

Quant au silence des journaux les plus en vogue dans un certain monde où je tiens à être lu, je dois vous dire qu'il n'est imputable ni à mon éditeur, qui a sollicité des réclames, ni aux journaux, qui étaient dans l'impossibilité de les lui accorder.

Pour l'intelligence de quoi il faut que vous sachiez ce que nul maintenant n'ignore, c'est que messieurs les rédacteurs de ces journaux, saintement effrayés de la mission d'éclairer l'univers, ont jugé à propos de diviser la besogne. Ils ont donc inféodé à l'Annonce, qui la

moitié, qui le tiers, qui les deux tiers de leur feuille, à la charge de les décharger d'une grande partie de leur travail et de décupler leur revenu.

Or l'Annonce, passablement dévote, mais peu familiarisée avec le latin, est partie de ce principe biblique : *Primum quod animale*, qu'elle a traduit : *Avant tout, l'homme est un animal.*

Donc, si aujourd'hui elle voit à sa porte, d'une part, un droguiste avec une eau dentifrice propre à sauver ou à perdre l'émail des dents, ou avec une pommade pour ou contre la chute des cheveux, et d'autre part Platon avec un livre fait pour préserver le monde de la

carie des mœurs et de la chute des vertus, l'Annonce doit logiquement, même à égalité de prix, donner le pas au droguiste.

De même, si demain Polichinelle arrive avec un petit livre, vrai soleil de gaieté et de vérité, propre à dilater et désopiler tous les cœurs, et qu'il rencontre chez M[me] l'Annonce le débitant d'une nouvelle *lampe solaire* ou d'un *clysoir* qui excelle à désobstruer certains passages, vous comprenez que Polichinelle doit remettre son soleil sous le boisseau, et attendre que chacun soit muni d'une lampe solaire et du précieux clysoir.

Vous direz : Madame devrait au moins partager ses faveurs, et donner une ligne aux ouvrages utiles entre l'eau et la pommade, entre la lampe solaire et le meuble que vous pouviez vous dispenser de nommer.

— Vous avez raison, et parfois l'Annonce accorde cet honneur à la parole dorée d'un ami de l'écrivain; mais les amis à parole dorée devenant rares, Polichinelle songeait à recourir à l'ami et au protecteur-né des pauvres et des faibles, je veux dire au gouvernement, quand on lui a donné une excellente nouvelle qu'il se hâte de vous communiquer, mes bons amis, mais sous le

sceau de la plus inviolable confidence.

Le ministère, qui se voit une majorité telle qu'il n'osait pas même l'espérer, veut décidément profiter de l'occasion pour obtenir des Chambres une pacotille de belles et bonnes lois. Or, une de ces lois, la première peut-être, confisquera, dit-on, au profit de la caisse des fonds secrets, le monopole des annonces de l'ordre animal, végétal et minéral.

Inutile de vous dérouler les heureux résultats de cette mesure.

Décharge pour le budget du chapitre des fonds secrets. — Décharge pour nous de lire les misérables débats que

soulève cette bagatelle parmi nos honorables pince-maille. — Exemption pour les ministres de répondre à d'impertinentes interpellations.

Garanties pour le public contre les empoisonnements, les filouteries. La police, qui a le signalement de tous les escrocs, sera moins accablée de demandes en matière d'annonce et de réclame.

Les honnêtes inventeurs et débitants ne seront plus ignoblement confondus avec certains industriels.

Les journalistes dont nous parlons, déchargés du rôle de crieurs aux gages des marchands d'orviétan, gagneront en

considération ce qu'ils perdront en espèces ; ils s'occuperont, comme jadis, d'annonces et de critiques littéraires, et vivront honorablement, comme leurs estimables confrères, du fruit de leur travail.

Enfin, ce qui mettra le comble à la joie des amis d'un véritable progrès, les bons auteurs, entre autres Platon et Polichinelle, n'auront pas plus tôt laissé choir une miette de leur portefeuille qu'elle sera dans toutes les mains.

Je vous le répète, chers lecteurs, ne soufflez mot de la chose ; car l'opposition, fort suspecte d'avoir des allures avec l'Annonce, pourrait dresser ses

batteries, et nous escamoter cette loi comme elle nous escamote la liberté d'enseignement et quelques autres.

Maintenant, bons lecteurs, au lieu de répondre aux autres pitoyables questions auxquelles pourrait donner lieu un livre dont l'unique défaut est d'être trop court, n'est-il pas à propos que j'entre en matière?

RÉFLEXIONS

DE

POLICHINELLE

SUR

UN SOUVERAIN COMME IL Y EN A PEU.

I

Qu'est-ce que le Pape? demandait il y a soixante ans un mauvais garnement de l'Allemagne, soudoyé par un étourdi portant couronne. Dans sa réponse, au lieu de dire ce qu'était le Pape, il disait ce que lui et son impérial patron voulaient que le Pape fût, savoir, un mannequin sacré qui livrât

les âmes aux princes qui malmenaient le plus les corps, un spectre coiffé de la tiare, et qui dit aux peuples : Au nom du Christ, dont je suis l'infaillible organe, obéissez sans réserve à César; car si vous résistez au ministre que la justice divine charge de vous faire expier ici-bas vos crimes, vous n'échapperez pas à l'éternel bourreau : nulle âme ne peut se soustraire à la serre impériale sans tomber aussitôt sous les griffes de Satan.

L'Allemagne catholique goûta trop cette belle définition de la papauté. A-t-elle lieu de s'en applaudir? Si les corps y jouissent d'un certain bien-être, excepté là où, comme en Gallicie, il est permis de les embrocher, les esprits sont-ils fort à l'aise sous l'aile de plomb de l'oiseau à deux têtes?

Ceux qui seraient curieux d'en faire l'é-

preuve peuvent se mettre en route; je leur souhaite un heureux voyage, et je les prie, tout en offrant mes hommages au sérénissime prince de Metternich, de m'excuser auprès de lui s'il trouve étrange que je sois la seule illustration européenne dont il n'ait pas encore reçu la visite. Ma justification est des plus simples.

D'abord, je sais que le cabinet aulique a extrêmement à faire depuis que cette pauvre république de Cracovie, goulûment croquée comme une praline, lui est tombée sur les entrailles comme un charbon ardent. Or, Polichinelle n'aime pas à faire antichambre, fût-ce même sous les plombs de Venise ou au château de Spielberg.

Ensuite, Vienne doit voir ce que toute l'Europe voit, que, dans des circonstances

aussi critiques, je suis indispensable ici. La grande nation est sujette à se fourvoyer quand la gaieté l'abandonne, et si elle eut jamais besoin de s'environner de lumière et de force, c'est en ce moment.

Réparer, autant qu'il est possible, les équipées du Nord et du Midi ;—consoler, calmer, rassurer des populations bien souffrantes, il est vrai, mais qui n'ont pas à craindre la famine, à moins qu'elles ne l'appellent en s'insurgeant follement contre son fantôme ; — rétablir l'entente cordiale si nécessaire à deux nations qui, si elles ne se sont pas souvent tenues par la main, se sont toujours tenues par la Manche ; — élever à la hauteur des circonstances une Chambre encore au maillot, dont la naissance pure et sans tache donne les plus belles espérances, mais

que le même diablotin qui a trafiqué de ses aînées pourrait encore nous filouter au moment critique.....

Certes, voilà assez de besogne pour que les cabinets du Nord comprennent à merveille que je ne peux me promener qu'en esprit sur les bords de la Sprée, du Danube ou de la Vistule.

En troisième lieu, les voyageurs voudront bien représenter à Son Altesse Sérénissime qu'un personnage comme moi ne peut paraître à une cour où l'étiquette est si rigoureuse, sans traîner une queue qui soit digne de la tête. Or, avec cette rareté de numéraire dont on se plaint partout, chaque pas hors de mes Etats serait un coup de pied dans la bourse de mes contribuables. Grâce à Dieu et à ma clémence in-

comparable, mes sujets ne sont pas taillables à volonté, comme ceux de tel illustre voyageur dont on nous vante les largesses. Ils ne me donnent que ce qu'ils veulent, et certes ils me donneraient assez pour vivre selon mon rang, sans un petit malheur qu'ils ignorent peut-être : au lieu de m'adresser leur tribut, ils le confient à ceux qui leur donnent mes livres, et ceux-ci, trop préoccupés de la vente, perdent quelquefois la tête, et laissent choir dans leur bourse ce qui devait tomber dans la mienne.

En quatrième lieu, nos voyageurs pourront ajouter... — Mais j'entends mes chers lecteurs trépigner et me dire : Où diantre courez-vous, maître Polichinelle? Vous nous annoncez des réflexions sur le Pape,

et vous voilà à cheval sur le cabinet aulique! Qu'y a-t-il de commun entre le vautour qui achève la Pologne au milieu des cris d'horreur de l'Europe, et la colombe apostolique qui fait palpiter d'amour l'Italie, et offre aux peuples justement effrayés le rameau de l'espérance?

—Vous avez raison, mes amis; tournons vers le Quirinal ou le Vatican; je vais vous montrer le Souverain comme il y en a peu.

II

Or, mes bons amis, comme le Souverain que nous allons voir est éminemment affable, il se pourrait bien qu'il daignât vous adresser une parole. Il faut donc que vous sachiez quel titre lui donner, afin qu'il ne vous arrive pas comme à ces pauvres diables qui, en face des têtes éminentes, ne peuvent plus maîtriser la leur, si petite qu'elle soit, donnent un oui pour un non, substituent un Monsieur à une Majesté, un Monseigneur à un Sire, filouteries indignes que la clémence souveraine peut bien par-

donner, mais révoltantes pour le cœur des courtisans, espèce d'ailleurs fort débonnaire, et qui ne voit du mortel que dans les péchés de la langue.

Appellerez-vous donc le Souverain de Rome Majesté? Non. Si ce titre est fort auguste, il n'est pas le premier dans le dictionnaire du cœur, ni même dans celui de l'esprit. Que direz-vous donc? Saint-Père? Oui; mais savez-vous bien ce que vous dites?

Après la définition de Dieu, je n'en vois pas de plus difficile à donner que celle de père, de mère. Eh! qu'y a-t-il donc de plus approchant du Créateur que les êtres à qui nous devons l'existence? Le titre de père n'est-il pas le comble de la grandeur royale? et croyez-vous que les peuples

aient en réserve dans leur cœur une plus belle décoration pour le souverain qui s'élève au-dessus de la ligne des bons princes?

Mais si l'esprit le plus élevé est impuissant à mettre en lumière tout ce qu'il y a de sublime dans la mystérieuse notion de paternité, le cœur le plus vulgaire sent vivement ce qui échappe à l'œil, à la plume du génie. L'amour, vous savez, est plus fort que la mort. Parmi les amours, en connaissez-vous un plus fort que l'amour filial? Non; pas même l'amour paternel, qui se contente d'être son égal.

Si vous avez deux et même quatre bras pour arracher à la mort un ami, un homme quelconque, n'en avez-vous pas cent s'il est question d'un père, d'une mère?

Quand vous voyez un ami au milieu

d'une armée d'assassins, vous pouvez dire sans honte et sans forfait : Il est impossible que je le sauve! Au lieu de courir à une mort certaine et inutile, je reste pour le pleurer et consoler sa famille. S'il s'agit d'un père, d'une mère, le raisonnement vous paraît-il possible? y a-t-il dans vos veines une goutte de sang qui hésite à sortir? — Le raisonnement, dans ce cas, révèlerait moins la présence d'esprit que l'absence de ce qui est tout l'homme, l'absence du cœur.

Il n'y a que deux circonstances où un fils puisse retenir son sang en voyant une main ennemie répandre celui des auteurs de son existence, c'est lorsque Dieu lui dit : Je veux que tu sois fils d'un martyr; ou quand la patrie lui dit : J'ai besoin du

sang de ton père, réserve le tien jusqu'à nouvel ordre.

J'insiste fort là-dessus, et il est bien possible qu'avant peu je publie un livre spécial sur cette matière. Moi, qui suis peu sujet à l'épouvante, je tremble comme feuille quand je vois la piété filiale s'affaiblir chez un peuple. Durant une vie de six siècles, j'ai vu exécuter à mort des nations : c'est chose si horrible que ne je veux plus la voir, même en peinture.

Il me fait mal au cœur le fils qui me parle des torts paternels en langage qui tient plus de la haine que de l'affliction. S'il a de l'intelligence et que je puisse lui administrer une vérité-monstre sous forme de dragées, je me contente de lui dire : Votre père, mon ami, est bien coupable, et puisqu'il

s'acquitte si mal de ses devoirs de famille, il eût bien fait de garder le célibat.

Tant que l'enfant conserve l'existence qu'il doit à ses parents, il possède un fonds capable de couvrir le déficit paternel, quel qu'il soit, et s'il prétexte l'insolvabilité pour s'affranchir de la dette de l'amour, il aspire au fauteuil parmi les banqueroutiers frauduleux.

Après les enfants ingrats rien ne m'effraie davantage que les gouvernements stupidement ambitieux qui se flattent de confisquer au profit de l'Etat la part d'amour, d'influence et d'autorité qu'ils enlèvent ou laissent enlever aux chefs de la famille. Si je ne voyais sur leurs yeux le fatal bandeau que l'on donne à certains condamnés dans leur dernière toilette, voici ce que je

leur crierais de toute la force de mes poumons :

Vouloir faire de bons sujets avec de mauvais fils, obtenir un amour qu'on dénie au père, soumettre aux liens sociaux celui qui a brisé ceux de la nature, quelle déplorable folie !

Seriez-vous plus forts que Dieu ! il ne connaît qu'un moyen, Lui, de faire rentrer dans l'ordre les monstres sourds à la voix qu'il a placée dans le cœur de ses créatures, c'est de les livrer à la main de fer et de feu chargée du gouvernement de la *Città dolente*, sur les portes de laquelle on lit :

« Vous qui entrez, laissez ici l'espérance ! »

Si vous aspirez à la force réelle, fortifiez la famille. Faites tout pour empêcher les

pères d'abuser de leur influence et de leur autorité, car l'abus est la mort de l'autorité, mais ne vous flattez pas de remplacer vous-mêmes les pères. Sans doute, aux rênes générales de l'Etat doivent se rattacher les rênes particulières de la famille ; mais gardez-vous d'ôter celles-ci des mains qui les tiennent. Trop éloignés de ces millions de jeunes et ardents coursiers pour les assouplir au joug, vous seriez bien vite renversés et porteriez au tombeau les traces de leurs fers.

Savez-vous la différence qu'il y a entre un Etat où l'unité est merveilleuse, grâce à l'existence d'un pouvoir unique, obéi avec la rapidité du télégraphe, et un Etat indigeste composé d'autant de petits Etats qu'il y a de familles, de communes, de provinces? Allez

attaquer l'un et l'autre avec une belle et puissante armée. Le premier, en quelques jours, vous aura couvert ses frontières d'un demi-million de soldats. Faites une trouée à ces formidables lignes, elles s'évanouiront, et vous parcourrez le pays le chapeau à la main, rendant le salut à vos nouveaux sujets. L'autre ne vous opposera d'abord que des bandes indisciplinées ; mais d'ici à quelques mois nous verrons les vautours et les corbeaux partager à leurs nichées les restes de vos bataillons.

Le premier de ces États est une lanterne magique qui n'émerveille que celui qui n'ose pas briser la vitre : l'autre est un ressort d'acier qui ne plie un instant que pour vous broyer ensuite. Là vous n'avez en présence qu'une cohue d'individus qui n'ont à sau-

ver que leur vie et leur fortune, deux choses que vous leur conserverez de grand cœur ; ici vous avez à faire à un peuple dont vous mettez en cause l'indépendance, l'honneur, les droits et ces mille choses qui constituent la nationalité, la patrie.

C'est assez dire aux gouvernants que la quatrième parole descendue du Sinaï : *Pères et mères honoreras, afin que tu vives longuement*, s'adresse à l'Etat aussi bien qu'aux enfants de famille.

Arrivons maintenant, mes amis, au Papa par excellence.

III

S'il n'y a rien de plus grand, de plus vénérable qu'un bon père entouré de nombreux enfants, devenus par ses soins autant de réflecteurs de son noble caractère et de ses vertus; s'il est à l'apogée de la vraie puissance, le prince qui, en retour du bienfait d'une administration exclusivement dévouée à la gloire et au bien-être de son peuple, en a obtenu le titre de père, qu'en sera-t-il du prince que tous les peuples soumis au Christ, d'un pôle à l'autre, sa-

luent avec enthousiasme du nom de Saint-Père !

Tel d'entre vous me dira : Pas si vite, seigneur Polichinelle ! La parité que vous établissez entre le père spirituel que j'ai à Rome et le père temporel que j'ai à la maison me paraît un peu boiteuse. J'éprouve pour ce dernier ce que vous disiez naguère ; quant à l'autre mon cœur serait probablement moins prompt à prendre feu. Nul catholique bien élevé, si indévot qu'il soit, ne refusera au Pape le titre de Saint-Père, consacré par l'usage ; mais que ce titre excite dans tous les cœurs les sentiments de la piété filiale, c'est chose fort douteuse.

— Je vois, mon ami, que vous n'avez jamais eu le bonheur de recevoir à bout

portant la bénédiction apostolique. Vous êtes dans le cas du jeune homme qui, privé de son père dès le berceau, en est réduit aux souvenirs qu'il recueille précieusement de la bouche maternelle, a besoin d'étude et de réflexion pour connaître et sentir ce qu'il doit au cher défunt, et ne le sent jamais aussi vivement que celui dont le cœur a longtemps battu près du cœur paternel.

Que voulez-vous? l'éloignement est fatal à l'amour le plus naturel, le plus vif. C'est une loi à laquelle Dieu lui-même a voulu se soumettre, comme l'a fort bien montré mon ex-associé Platon [1]. S'il eût gardé *son vêtement de lumière inaccessible* dans les profondeurs des cieux, qui eût pensé à lui, sauf quelques songe-creux et spéculateurs oisifs?

[1] *Solution de grands problèmes*, t. II.

S'il eût choisi, pour se manifester aux hommes, la parole des philosophes, toujours si multiple, variable, divergente et peu intelligible, quand elle n'est pas souverainement folle et bizarre, qui eût voulu hasarder un cheveu pour sa cause?

Une des plus grandes merveilles que je trouve dans l'histoire ancienne d'Athènes, merveille oubliée par tous les historiens, mais qui n'a pas échappé au Docteur des nations, c'est qu'on y ait trouvé assez de souscripteurs pour élever un autel *au Dieu inconnu*[1]! Que le desservant de cet autel ait reçu quelquefois pour offrande un agneau dont on n'avait que faire, je veux bien le croire; mais qu'un dévot soit jamais venu lui dire: Monsieur, je suis tellement épris

[1] Act. Ap. xvii, 23.

de votre Dieu, que je suis prêt à lui immoler ma fortune et ma vie, il n'y a pas d'être si crédule qui voulût l'avaler ni en quatre ni en dix.

Pour échauffer les hommes jusqu'au martyre, il faut absolument un Dieu qui prenne corps et porte la familiarité et l'amour jusqu'à converser, plein de grâce et de vérité, avec les enfants de la terre, jusqu'à mourir pour eux et se donner en nourriture.

Je ne m'étonne donc pas, mon ami, de ce que, n'ayant encore vu le Pape qu'en peinture, peut-être même qu'en caricature, votre cœur reste muet quand son nom sort de votre bouche ou arrive à votre oreille.

Mais je vous attends au moment où vous

sortirez de l'audience que j'aurai eu l'honneur d'obtenir pour vous du Saint-Père. Si alors vous ne m'avouez pas qu'il s'est passé sous votre mamelle gauche je ne sais quoi d'inexplicable et d'étranger à l'impression qu'a coutume de produire une tête à couronne, je m'en affligerai pour vous; car j'y trouverai la preuve que vous manquez de sincérité ou que vous différez par trop de vos semblables.

Que de jolies historiettes viendraient se placer ici, si je n'avais annoncé des *Réflexions*, et si je n'étais en garde contre la réputation de conteur, réputation peu compatible avec celle de philosophe chrétien!

— Contez, contez donc! s'écrieront ici la plupart de mes lecteurs, plus avides de

mes historiettes que soucieux de ma réputation.

— Pour ne pas vous désobliger, mes bons amis, et ne pas trop m'écarter de mon sujet, je vais prendre un juste milieu, ce qui est le comble de la sagesse contemporaine. Au lieu d'une historiette avec tous ses accessoires, je vous en quintessencierai deux ou trois dans les limites d'un court chapitre.

Si la loupe des logiciens impitoyables découvre ici un alibiforain, il faudra bien qu'elle convienne que j'ai donné à l'à-propos son plus digne remplaçant, la brièveté. Qui sait même si ce prétendu coup de pied à la logique ne sera pas un saut vers le but? J'ai expérimenté mille fois, dans ma vie d'écrivain, qu'on ne va jamais mieux que

quand on ne sait où l'on va, grâce à la main qui dirige les aveugles pleins de confiance dans le Père des lumières.

IV

La petite révolution cordiale que j'annonce à l'excellent jeune homme qui a cru voir du clopin-clopant dans mon armée philosophique (comme si Polichinelle n'avait pas dans ses cadres assez de raisons ingambes pour laisser les boiteuses à l'hôpital ou au dépôt !), cette petite révolution, dis-je, à mis en émoi une infinité de cœurs auxquels un épais cataplasme d'incrédulité semblait promettre le calme plat de l'indifférence, en face du vicaire de Jésus-Christ.

Je vous ai parlé en commençant du mi-

sérable apostat qui, pour complaire à Joseph II, surnommé le *sacristain* par son auguste frère Frédéric II, avait publié une brochure sous ce titre : *Qu'est-ce que le Pape?* Le but du pamphlétaire et de celui qui le payait, était de faire pleuvoir le ridicule sur la tête vénérable de Pie VI, dès qu'il mettrait le pied dans cette cour de Vienne, où il espérait sauver en même temps l'église d'Allemagne et des Pays-Bas, et la couronne impériale mises en péril par d'extravagantes réformes.

Or, pendant qu'un peuple infini attendait devant l'hôtel papal la première bénédiction apostolique avec un enthousiasme de dévotion qui terrifiait la police impériale, sur un balcon donnant sur la place étaient côte à côte un chaud partisan du pam-

phlet et un ardent catholique. Le premier se tourne en souriant vers l'autre et lui adresse la fameuse question : *Qu'est-ce que le Pape?* — Vous allez le voir, monsieur, répond le catholique.

Le Pape paraît : tous les genoux et la plupart des fronts touchent terre. Le questionneur fait comme les autres, se relève un des derniers, essuyant une larme, et quand le voisin lui demande : Savez-vous maintenant ce que c'est que le Pape? il ne répond qu'en tirant son mouchoir pour cacher de nouvelles larmes.

S'il y eût jamais pays que l'esprit anticatholique eût préparé de son mieux à recevoir avec une glaciale indifférence le successeur de Pierre, ce fut sans doute le beau pays de France en l'année 1804.

Tout ce qu'on pouvait attendre des jeunes générations au sortir de l'éducation révolutionnaire, c'était que, dissimulant leur dédain, elles accordassent au souverain de Rome et au protégé de Napoléon les honneurs indispensables à son rang.

Bon nombre d'entre nous furent témoins de ce qui arriva, et ceux qui ne l'ont pas vu peuvent le lire dans les relations du temps. L'enthousiasme monta jusqu'à l'ivresse. Pour pleurer de joie et se prosterner, on n'attendait pas d'être en face du Pape; il suffisait d'avoir vu poindre les oreilles de la belle haquenée qui précédait sa marche. La scène du balcon de Vienne se répéta dans des milliers d'individus cuirassés et armés jusqu'aux dents par le philosophisme. Napoléon ne fut pas très-char-

mé, dit-on, de voir sa protection si inutile, et chacun put mesurer la profondeur du catholicisme français, sous la trompeuse écume d'impiété portée à la surface par les bouillons révolutionnaires.

Les soldats qui, quelques années après, escaladèrent de nuit le Quirinal et arrachèrent brutalement de son trône celui qui avait béni le trône de leur maître, avaient bien pu en toute autre circonstance se conduire en honnêtes et loyaux militaires, mais on conviendra que dans cet exploit qu'ils auraient dû laisser à des brigands, ils se montrèrent purs de tout bigotisme. Napoléon lui-même a dit quelque part que, à la place de l'officier chargé de cette expédition, il eût refusé de marcher. Radet, qui n'était pas un Napoléon, marcha. Mais savez-vous ce

qui se passa en lui, quand, ayant renversé une dernière porte, Radet se trouva en face de celui que son persécuteur lui-même appelait un agneau? Le loup perdit complétement la tête, ne sachant plus ni pourquoi il était entré là, ni comment il en sortirait, et les louveteaux qui le suivaient ne le savaient pas davantage. Sans son extrême douceur, l'agneau les croquait tous.

Comment expliquer tant de frayeur après tant d'audace? Ecoutez Radet : *Ma première communion m'apparut* [1].

Il y a cette singulière différence entre le plus grand des grands hommes et le Pape quel qu'il soit, que le premier est sujet à se rapetisser, et que l'autre ne fait

[1] V. *Histoire de Pie VII*, par M. le chev. Artaud.

que grandir à mesure qu'on en approche.

Ne se pourrait-il pas que le même Dieu qui, en façonnant nos cœurs, y a mis un je ne sais quoi qui les fait bouillonner d'amour en présence du père selon la chair, eût jeté aussi dans les âmes tel ingrédient qui fît effervescence à la vue du père spirituel ?

Pour moi, je pense, et les soldats survivants de Radet me donneront raison, qu'un grain de papisme est tombé sur nos âmes avec l'onde baptismale, et qu'une bonne *première communion* a pu l'y faire entrer plus avant.

V

J'entends d'ici tel lecteur, plus habitué au parlage qu'à la réflexion, dire à ses voisins : A quoi bon mettre du miracle là où il n'y en a pas l'ombre ? Avec cette haute idée qu'on nous donne du Pape, dès la première enfance, quoi de plus naturel que l'émotion qui se manifeste en nous quand on le voit ! Je n'aperçois en cela que la merveilleuse puissance des préjugés.

— Savez-vous, mon ami, que je suis prêt à vous accorder que c'est là un pré-

jugé, pourvu que vous continuïez à l'appeler merveilleux?

A le bien prendre, rien de plus respectable que les préjugés ; ils sont le pain quotidien des vertus, des nobles dévouements, la vie même de la société ; sans eux, la terre serait inhabitable. Quiconque les méprise est un grand sot, ou un drôle que la police ne doit jamais perdre de vue.

Otez à la société ce qu'elle doit à la puissance des préjugés ; ne lui laissez que les belles et bonnes œuvres qui se font en vertu d'idées claires, de démonstrations aussi nettes que celles de la géométrie, je m'engage à écrire sur l'ongle de mon petit doigt tous les actes d'héroïsme et de vertu que vous pourrez découvrir.

Bien nous en a pris d'avoir un père, une

mère, une nourrice, assez farcis de préjugés pour ne pas calculer, le compas de la philosophie en main, la juste mesure de leurs devoirs envers nous. — Quelle espèce inhabile à procréer et élever des enfants, que les philosophes ! Témoin Voltaire, qui prêcha soixante ans le mariage aux prêtres, aux religieux, aux religieuses, et laissa son énorme fortune à une nièce. Témoin Rousseau, qui laissa végéter ses enfants dans un hôpital, pendant qu'il écrivait l'*Emile*.

Si vous avez un ami sans préjugés, croyez-moi, cherchez-en vite un autre pour le cas d'infortune. — Si la conservation de votre existence exige jamais un bras courageux et dévoué, je vous souhaite la rencontre d'un bigot, car un homme de

raison pure songerait à son salut, et confierait le vôtre au hasard.

Enfin, si nous vivons en bons frères avec nos voisins d'outre-Manche et d'outre-Rhin, parce que nous vivons chacun chez nous, c'est grâce au noble préjugé qui enchaîne à leurs drapeaux trois ou quatre cent mille de nos concitoyens ; et si ceux-ci ont une réserve de quinze cent mille hommes prêts à les soutenir, c'est encore grâce à l'amour de la patrie, autre préjugé qui s'évanouirait dans l'analyse sous le scalpel dévorant de la philosophie.

Vous le voyez, mes bons amis, quand un préjugé est général et qu'il est de nature à produire d'excellents fruits, au lieu d'y voir une ivraie sortie d'une main ennemie ou ignorante, il faut le tenir pour un

froment descendu du ciel et digne d'être propagé par une savante culture.

Tel pourrait bien être le préjugé qui fait graviter les esprits et les cœurs vers Rome.

Nous avons déjà dit combien cette graine est répandue; ajoutons quelques mots. Nous montrerons ensuite quelles riches moissons l'humanité peut s'en promettre si l'on s'applique à la propager.

VI

C'est un curieux spectacle que celui auquel nous assistons.

Au milieu de la prodigieuse divergence d'opinions qui règne d'individu à individu, de peuple à peuple, comment expliquer la convergence générale de toutes les opinions vers Rome?

Que les catholiques de nom et d'effet expriment de mille manières leur confiance dans le successeur du pêcheur de Galilée, c'est là chose fort ancienne; mais que ceux qui n'ont conservé du catholicisme, ce sem-

ble, que le caractère indélébile du baptême, se fassent aussi les fils dévots du Saint-Siége, et ne lui demandent rien moins que le salut du monde, c'est ce qui peut étonner ceux qui n'ont pas, comme Polichinelle, contre les admirations trop promptes l'antidote de la réflexion.

Ici, chers lecteurs, il faut que je vous avertisse d'une chose. Habitué à considérer dans les hommes le fond plutôt que la surface, je trouve dans le monde, en matière religieuse, beaucoup de préventions fondées sur l'ignorance, mais peu d'antichristianisme réel. Tel qui paraît à d'autres un incrédule de haute tige, un barbon d'impiété, est souvent pour moi un chrétien en herbe qui ne demande pas mieux que de grandir.

*

Aussi ne vous scandalisez pas si, à la vue d'un groupe de parpaillots, loin de me signer et de jouer des jambes, je les aborde le sourire sur les lèvres, et en agis avec eux comme avec de vieilles connaissances. J'aperçois dans leur cœur ce qu'ils n'y voient peut-être pas eux-mêmes, un petit bouton de christianisme qui, pour éclore et se dégager des mauvaises plantes qui l'offusquent, n'attend qu'un souffle de la charité.

Au lieu d'appeler sur ce tendron les tonnerres de l'éloquence, les foudres du raisonnement, les grêles du sarcasme, les pluies nauséabondes d'une sensibilité factice, je le place dans une douce atmosphère de raison oxygénée de gaieté, et j'attends patiemment qu'il s'épanouisse.

Que voulez-vous ? j'ai cru voir dans

l'Evangile que, pour rappeler la brebis qui s'en va, il ne faut pas se mettre à hurler comme le loup, et qu'on attire mieux le poisson en lui offrant une mouche qu'en allant carillonner sur le bord de la rivière avec la poële à frire.

J'imagine que si cette méthode était plus généralement suivie, l'irréligion pourrait devenir à la longue une rareté, particulièrement en France.

Je donnerai encore un avis à nos frères errants d'outre-Manche, qui se consolent des progrès du papisme chez eux, en croyant bonnement que la France grille de se faire protestante, et qu'elle n'attend pour cela qu'un renfort de quelques millions de bibles et de petits traités.

Gardez-vous, leur dirai-je, d'ajouter foi

aux hâbleries de vos comités d'évangélisation ; employez votre or à nourrir vos pauvres, au lieu de le dépenser en livres, dont on ferait ici un usage plus que profane. Défiez-vous des Français, alors même qu'ils clabaudent le plus contre Rome et les prêtres : ces gaillards ne mettent presque jamais le fond de leur pensée au soleil, faute de temps pour y descendre. Au moment où, les croyant au giron de papa Calvin, vous vous avanceriez pour leur donner l'accolade fraternelle, ils pourraient bien, comme Radet, se souvenir de leur *première communion*, et, par un demi-tour à droite, au lieu de la joue, vous présenter le dos.

Si disposé que je sois à voir partout des chrétiens, j'avouerai cependant qu'il y en a de différent calibre. Ainsi, par exemple,

mes bons amis qui confient l'expression de leur pensée religieuse à la *Démocratie pacifique*, voire au *Courrier*, au *Siècle*, etc., me permettront de ne pas les compter encore parmi les catholiques au premier titre.

Comment se fait-il néanmoins que tous se tournent du côté de Rome, et sollicitent, au lieu d'une simple bénédiction apostolique, une parole de salut pour l'humanité?

Il est vrai que plusieurs se permettent de souffler au Saint-Père ce qu'il doit dire au monde; mais il faut pardonner quelque chose à des enfants qui gazouillent pour la première fois, et qui d'ailleurs s'adressent à un père assez sage, assez bon pour peser leurs demandes et ne pas leur donner, selon le langage de l'Evangile, une pierre pour du pain, un serpent pour une truite.

Comment se fait-il que, parmi les journaux protestants, les uns suspendent, les autres redoublent leur feu habituel d'injures et de calomnies contre le Saint-Siége?

Comment se fait-il que le Turc lui-même, oubliant que les Papes seuls lui ont fermé l'entrée de l'Occident, et que s'il règne encore dans le Levant, ce n'est pas certes leur faute, tourne vers le Vatican un regard jusqu'ici invariablement fixé vers la Mecque?

Expliquez-moi ce mystère.

VII

Le mystère est facile à expliquer, dira celui qui, faute de raison, a toujours des raisons. Si un grand homme est en tout temps un magnifique présent du ciel, c'est surtout au milieu de l'affreux gâchis où la société patauge en ce moment. Avec cette haute réputation qui a suivi Mastaï sur le trône apostolique, avec l'incroyable célérité et spontanéité de son élection, avec le tonnerre d'acclamations qui n'a cessé depuis lors de retentir autour de lui d'un bout à l'autre de la Péninsule, faut-il s'étonner

que l'Europe et le monde soient profondément émus ?

— Outre que, pour décharger mon esprit d'un mystère, vous y en entassez trois autres, ne savez-vous donc pas que les plus grands hommes ignorent comme nous l'art de créer, et qu'ils restent fort petits tant que Dieu ne les élève pas sur le piédestal de la puissance?

Qu'est-ce, s'il vous plaît, que cette puissance pontificale, qui n'est pas plutôt aux mains d'un grand homme, que de toutes parts on lui crie : Vous êtes le guide des intelligences, parlez! Vous seul pouvez concilier les différends, éteindre les divisions, réunir les membres épars de la grande famille, et les acheminer vers le bonheur?

Ce n'est pas à ses soldats que le Pape doit ce pouvoir. Que lui voyons-nous? quelques régiments suisses, modèles, sans doute, de fidélité et de bravoure, mais qu'on songe à remplacer, tant chacun aime à être gardé par les siens, tant nous aimons peu voir nos chefs solliciter des *capitulations!*

Les milices romaines, alors même qu'elles auront reçu une organisation meilleure, ne seront guère propres à mettre le holà hors des Etats pontificaux; et si tel voisin à humeur envahissante s'avisait un jour de les tarabuster, malgré notre amour de la paix à tout prix, nous serions bien obligés de voler à leur aide.

S'il s'agissait encore d'englober tous les peuples sous le même drapeau national, on ne s'adresserait pas au Pape. On invoque-

rait la France, passionnée naguère pour les conquêtes et ne s'y entendant pas mal. Mais la France serait assez sage pour répondre : Je me trouve assez grande, assez puissante; que chacun garde ses limites, et je ne songerai pas à étendre les miennes.

On se tournerait vers l'Angleterre, mais on verrait bien vite que cette énorme sangsue aux mille têtes n'attire à elle les peuples que pour sucer leur or, et qu'elle ne leur procure en retour qu'un surcroît de misère.

On ne songerait pas à l'Autriche, occupée à digérer Cracovie, son dernier morceau.

On laisserait Berlin, payé pour rester sage, et l'on irait droit à Saint-Pétersbourg. Là on trouverait sans doute dans le pape

des cosaques un appétit de conquêtes porté jusqu'à la gloutonnerie; mais, quel que soit son bon vouloir, l'autocrate y penserait à deux fois avant de procéder ostensiblement à la russification de l'Europe et du monde.

Que veut-on donc, et pourquoi a-t-on recours au Pape?

Vous gardez le silence : à moi donc de répondre.

VIII

Une idée fort sage fermente maintenant dans la tête des peuples, surtout des peuples civilisés. La voici :

Revenus des fougues de l'adolescence, ils ne veulent plus faire les fous, se ruer comme des béliers les uns contre les autres, se piller, se brûler, s'égorger, pour s'escamoter quelques villages ou satisfaire la vanité de leurs chefs.

Ceux-ci, rendons-leur cette justice, sont maintenant de l'avis des peuples, et nous leur devons des remerciements sincères pour

la bienheureuse paix dont ils nous font jouir depuis plus de trente ans. J'excepte toutefois leur turbulent frère du Nord, qui fait tout pour mettre l'Europe en feu, afin de n'avoir plus à souffler dans ses doigts au milieu des neiges et des glaces.

On comprend généralement aujourd'hui ce qu'on aurait toujours dû comprendre, que la guerre est, comme le duel, un reste de barbarie, et qu'elles tiennent encore de la brutalité des sauvages, les nations qui ne peuvent vivre côte à côte sans en venir aux mains.

Au lieu de s'enthousiasmer follement pour le noble métier des armes, sans savoir en quoi il consiste, on s'attache à le définir, et l'on trouve que c'est l'art de conserver la paix. Que les militaires se gardent bien

de croire à un déchet dans la haute considération dont ils jouissent, dès que l'épée et le canon seront menacés de la rouille; rien n'est plus propre à les glorifier dans l'opinion publique que le caractère de gardiens dévoués de l'ordre, de la liberté, de la paix.

Or, pour que les nations ne se battent plus, il faut qu'elles s'entendent; quand il survient quelque brouille, au lieu de s'envoyer vilainement des factums injurieux suivis d'une grêle de balles, de bombes et de boulets, il faut qu'elles s'abordent poliment, le chapeau à la main, et que s'asseyant, après les compliments d'usage, elles se disent : Or çà, nos bons voisins, voyons, expliquons-nous; serions-nous donc comme ces individus sans raison, sans principes,

sans idée de justice, de moralité, et qu'il faut tuer pour leur apprendre à vivre?

Mais le moyen que les peuples s'entendent, s'ils se mettent tous à parler, fût-on même assez heureux pour obtenir le silence des femmes!

Comment faire? Confier aux gros bonnets la tâche de mitonner dans des congrès ou dans des protocoles l'entente cordiale, la sainte alliance des peuples?

Hem! je doute fort du succès. Soupçonneux comme ils sont, les peuples craindraient, à tort peut-être, que dans ces délibérations à huis-clos, au lieu de les rapprocher, on ne songeât à les mieux diviser et répartir par des ventes et des trocs.

Quant aux protocoles, c'est chose bien démonétisée. Après un long échange de po-

lis mensonges, on s'envoie de gros mots, on quitte la plume pour se montrer le poing ou quelque chose de pire.

Puis, quelles sont les idées que mettraient en avant les négociateurs de l'entente dans un congrès ou dans de nouveaux protocoles? Les idées qui ont eu cours jusqu'ici, idées passablement effritées et stériles, bonnes tout au plus à maintenir un misérable *statu quo,* à replâtrer une paix qui croulerait à la première averse ou au premier dégel.

Pour obtenir des hauts fourneaux de la politique une belle et bonne restauration sociale, il est indispensable d'y jeter un nouveau métal qui puisse s'amalgamer les vieux riblons qui s'y trouvent, tout en excluant les scories.

A qui demander ce métal, ces nouvelles idées? En attendant l'honneur d'une réponse, je passe au chapitre suivant.

IX

— En matière d'idées nouvelles, répondent quelques esprits candides, rien de mieux que de recourir à la philosophie. Là assortiment complet et production incessante. Si vous êtes assez difficile pour ne rien trouver en magasin qui vous aille, passez dans l'atelier de fabrication ; mille cerveaux à la vapeur se mettront à l'œuvre, et vous serez servi à gogo.

— Je vous remercie, mes bons amis; mais l'adresse, s'il vous plaît, de cette belle marchande de nouveautés?

Polichinelle, si jeune qu'il vous paraisse, compte six siècles de vie ; or, il vous avoue, à sa grande confusion; qu'il n'a trouvé jusqu'ici qu'un pied de nez aux cent mille portes où il se flattait d'un tête-à-tête avec la philosophie; ce qui l'incline à croire qu'elle est aussi introuvable que le phénix et tant d'autres merveilleux oiseaux qui n'ont jamais niché que dans la cervelle des poëtes.

J'ai souvent rencontré et je rencontre encore des boutiquiers, des colporteurs, soi-disant commis de la grande inconnue, et qui, en preuve d'un commerce intime avec elle, vous étalent, en se rengorgeant comme une poule d'Inde, d'énormes ballots de nippes séduisantes.

Les niais s'extasient, battent des mains

et vident leur escarcelle en présence de tant de féeries inconnues. Mais les chalands qui jugent excessivement chers mauvaise étoffe et faux teint, prennent leur loupe et virent de bord; pourquoi? parce que sous une couche d'empois plus ou moins épaisse ils découvrent de vieilles, d'ignobles guenilles, sans autre tissu que l'amidon, sans autre principe colorant qu'un peu de vermillon ou de carmin.

Arrière les friperies et les fripons, quand il s'agit d'habiller à neuf notre société! Ne l'exposons pas à se trouver nue comme la main à la première ondée, aujourd'hui qu'elle n'a plus le poil et la peau racornie du sauvage pour braver les intempéries.

Dans tout le bagage des débitants de philosophie, qui ne vont pas butiner leurs ma-

tières premières dans le riche fonds de l'Evangile, trouvez-moi donc une seule vérité dogmatique ou morale, assez lumineuse pour être universellement acceptée et présider au débrouillement de notre chaos; assez féconde et puissante pour répondre à tous les besoins. Si vous réussissez, je vous promets une statue.

Eussent-ils ce qu'ils n'ont pas, ce qu'ils n'ont jamais eu, des principes solides et féconds, les philosophes ne nous seraient pas d'un grand secours. Quel moyen emploieraient-ils pour répandre, populariser ces principes?

— La raison. — Mais chacun a la sienne. Il y a dans l'univers environ un milliard de raisons qu'il s'agit de rapprocher, d'accorder. Renvoyer les hommes à la raison, c'est

dire à chacun de rester chez soi ou d'entrer en guerre avec ses voisins.

Y a-t-il rien de si fantastique, de si chatoyant et vire-volte que la raison? L'un dit: La voilà! l'autre répond : Erreur, monsieur, c'est la déraison en personne!

Pour que cette abstraction qu'on appelle la raison humaine, exerçât sur les esprits une influence réelle, il faudrait qu'elle fît comme la Raison éternelle, qu'elle prît chair, et que, à défaut de miracles de premier ordre, elle nous fît du moins assister à la guérison d'un cheval aveugle ou boiteux.

Vous le savez, le Messie de la raison est encore à venir. Ses deux plus grands précurseurs, Aristote et Platon, n'ont donné que des livres. Connaîtriez-vous quelque petite tribu sauvage qui se fût dégoûtée de

la barbarie en lisant les syllogismes du premier ou les sublimes contemplations de l'autre?

Un de nos grands philosophes du moment a traduit et élucidé les œuvres de Platon. Nous avons là deux soleils dans un; y trouvez-vous assez de lumière et de force pour redresser un seul de nos villages décriés dans l'opinion et devenus suspects à la police?

Si nous voulons des phrases en l'air, appelons les philosophes; mais s'il nous faut une régénération sociale, dispensons-les du service et offrons-leur une honorable retraite, par exemple, aux Invalides.

Prenons toutefois l'avis de nos braves vétérans; car, s'ils objectaient que, eux qui ont répandu leur sang pour vider les que-

relles de la patrie, ne doivent pas être confondus avec ceux qui n'ont su que verser de l'encre et embrouiller les affaires, je vous laisserais, mes bons amis, le soin de la réplique.

X

Qui donc nous fournira le métal nécessaire pour une heureuse refonte sociale?

— La dispensatrice des dons de Dieu, la bienfaitrice du genre humain, la religion, diront la plupart.

— Vous avez raison, mes amis. Cependant tel de mes lecteurs pouvant n'être pas bien convaincu de la justesse de votre réponse, il est bon que je la lui explique en peu de mots. Permettez-moi donc d'ouvrir ici une petite parenthèse que vous aurez la bonté de clore dès que j'aurai fini.

Vous admettez sans doute un Dieu créateur et conservateur? dirai-je à mon catéchumène. Je vous crois fort supérieur à ces tristes crétins qui, niant l'existence de notre Père céleste, sous prétexte qu'ils ne l'ont jamais vu, font de tous les hommes un ramas d'enfants trouvés, descendus d'un père inconnu, qu'ils appellent le hasard.

Le hasard! le croyez-vous capable de souder proprement un pédoncule à une cerise, un crin à la queue d'un cheval? Si vous trouviez sur votre chemin une aiguille avec du fil, diriez-vous jamais: Tiens! voilà le papa hasard qui se prépare à coudre?

Jetez un regard sur vous, autour de vous; vous verrez des milliards sans fin de choses dont la fabrication et la conservation supposent mille fois plus d'habileté et de puis-

sance qu'il n'en faut pour produire une aiguille et du fil [1].

Le hasard, cet agent des imbéciles, une fois exclu pour cause d'incapacité du règne animal, du règne végétal et minéral, voudriez-vous lui laisser le plus beau, le plus noble, le plus difficile des gouvernements, le gouvernement des êtres raisonnables? Penseriez-vous que le Créateur, s'étant réservé le département des étoiles, des oiseaux, des castors et des abeilles, ait dit aux hommes : En vérité, je ne sais trop pourquoi je vous ai créés; mais, puisque vous êtes là, jouissez de la vie comme vous entendrez; aimez-vous, entr'aidez-vous comme frères, ou mangez-vous les uns les autres, peu m'importe. Au sortir de ce monde, vous

[1] V. *Solution de grands problèmes*, t. I.

retrouverez ce que vous aviez avant d'y apparaître, le néant.

Non, mon ami, vous ne penserez pas cela, car je vois dans votre tête le siége d'une âme; et, si celle-ci a pu se permettre quelques absences, elle ne s'est pas fixée sans retour dans les grêles intestins ou telle autre cavité abdominale.

Dieu ayant coordonné si admirablement les espèces inférieures, il est naturel de penser qu'il aura aussi établi un ordre dans l'espèce humaine, chef-d'œuvre de ses mains.

Ayant donc créé un homme et une femme, Dieu les aura rangés côte à côte, tirant entre eux un trait d'union. Un marmot étant survenu, double trait d'union, du père au fils, du fils à la mère. Un nouveau marmot

apparaissant, même opération, et de plus un nouveau trait d'union entre le frère et le frère ou la sœur.

La famille une fois constituée, elle s'est partagée en deux, en trois, en cent; aussitôt un trait d'union de l'une à l'autre. Les familles se multipliant, pour que les traits d'union ne disparussent pas par trop d'isolement ou par un frottement continuel entre voisins, il leur fallait un chef. Il se trouvait là un vénérable papa à qui les familles dirent : Gouvernez-nous comme vous gouvernez votre famille, et nous aurons pour vous un cœur d'enfant.

Cela dit et les bases du gouvernement arrêtées, Dieu tira un trait d'union du chef à chaque famille et de chaque individu au chef.

De nouveaux groupes de familles se formant, nouveaux traits d'union d'un groupe à l'autre.

Or, tous ces traits ne sont que des ramifications du trait d'union général qui relie tous les individus, toutes les familles, tous les groupes de familles, à Dieu, Père suprême et Roi des rois. Ces traits, ce sont les lois qui expriment et règlent les rapports des hommes entre eux et avec Dieu, et constituent les devoirs et les droits de chacun.

Ainsi, le trait d'union descendant du père au fils marque les devoirs du premier envers le second, et ces devoirs sont les droits du fils ; le même trait en remontant du fils au père détermine les obligations du fils envers le père et les droits de celui-ci. De

même, le trait d'union du chef à chaque famille, à chaque individu, indique les devoirs du souverain envers les sujets et assigne des droits à ceux-ci ; en retour, il impose des devoirs aux sujets et donne des droits au souverain.

Ces droits et ces devoirs, dont l'ensemble forme ce qu'on appelle le droit domestique, le droit civil et le droit des gens, ont une partie muable et sujette à être modifiée par les lois humaines selon les temps et les circonstances ; mais le fond en est immuable, car il repose sur l'essence de Dieu et de l'homme. Donnons un exemple.

La puissance paternelle peut être plus ou moins restreinte par le droit civil, ce qui emporte une restriction proportionnelle dans les droits du père et les devoirs du fils ;

mais elle ne peut jamais être abolie, et le précepte : *Père et mère honoreras*, est éternel. — Le pouvoir suprême a des limites dans la loi divine et dans les lois fondamentales de l'Etat ; mais quand il s'exerce dans ces limites, il doit être obéi, et l'insoumission serait un crime devant Dieu et devant les hommes.

Vous le voyez, tous ces liens qui rattachent l'individu à la famille, les familles aux familles sous un chef, les Etats aux Etats sous la domination suprême de Dieu, ont leur fondement dans le lien divin de la religion. Celle-ci est la base des rapports de famille, des rapports civils, des rapports internationaux.

Or, quel est le but de tous ces liens, de toutes ces obligations ?

La réponse à cette question exigeant un petit chapitre, je prie mes lecteurs de prolonger la parenthèse jusqu'à nouvel ordre.

XI

En reliant ainsi les hommes, Dieu se proposerait-il seulement d'établir parmi eux ce bel ordre que nous admirons dans les cieux, où, par la fidélité à garder chacune leur poste, les étoiles présentent le spectacle de la plus belle armée qui se soit jamais vue?

Sans doute Dieu aime l'ordre et l'union en eux-mêmes, mais il les veut principalement dans les hommes comme moyens de perfectionnement et de progrès. Expliquons-nous.

Les étoiles ne gagnent qu'une chose par leur fidélité à l'ordre, c'est de ne pas s'abîmer en s'entre-choquant. Du reste, elles ne sont ni plus grandes ni plus lumineuses qu'elles n'étaient au premier jour du monde. Elles ne sont pas perfectibles, mais stationnaires.

Il en est autrement de l'homme. Il naît ignorant, mais avec la faculté d'apprendre. Figurez-vous que tous les hommes s'unissent et s'entr'aident pour se défaire de leur ignorance ; que les nations mettent autant d'empressement à se communiquer leurs découvertes les unes aux autres qu'elles prennent de soin pour les tenir secrètes ; que dans chaque nation les classes supérieures, attirant à elles les lumières exotiques, fassent tout pour les faire pénétrer

dans les classes inférieures, imitant les pics élevés qui, visités les premiers du soleil, au lieu d'absorber ses rayons, les renvoient aux vallées encore ensevelies dans les ombres; que les professeurs, instituteurs, contents du pain de chaque jour, ne rêvent que le plus grand progrès de leurs élèves, et que ceux-ci ne cherchent dans les délassements que le moyen de détendre leur esprit pour le rebander avec plus de force, n'est-il pas vrai que la science et l'instruction publique iraient un peu plus vite?

L'homme naît pauvre, sujet à mille misères, mille besoins, mais au milieu de richesses très-grandes, dont l'exploitation n'exige que du travail et de l'intelligence.

Supposons maintenant que tous les peuples de l'univers s'entendissent pour mettre

en commun leur travail, leur industrie, pour tirer parti des richesses de leur sol ; que, au lieu de chercher à se ruiner les uns les autres, ils ne se proposassent dans l'échange de leurs produits que le bien-être général ; que, chez le même peuple, les plus intelligents, les plus forts remplissent fidèlement le rôle divin de pères et bienfaiteurs des simples et des faibles ; que les petits, au lieu de s'irriter de leur petitesse, songeassent non à ravaler les grands, mais à se relever eux-mêmes ; que l'ouvrier paresseux, qui passe de longues journées à philosopher au milieu des pots et des verres sur l'abus des richesses et les préjugés de la naissance, comprît bien que le travail et l'économie sont les père et mère de l'aisance et de la noblesse, etc., etc., n'est-il pas vrai que les

fortunes publiques et privées s'en trouveraient mieux ?

Les excès qui compromettent si gravement la vie sociale, les excès du luxe et ceux de la misère, s'évanouiraient magiquement. Nous aurions moins de Crésus et moins de mendiants, moins de Lucullus, de sybarites, et moins de faméliques, ou plutôt les mendiants et les faméliques deviendraient des êtres fabuleux.

Que serait l'univers, si le précepte qui résume toute la religion et toutes les lois humaines qui en découlent : aimez-vous les uns les autres comme Dieu vous aime, était généralement accepté et observé ?

L'univers serait un paradis terrestre, et la mort, ce vilain quart-d'heure dont la pensée nous afflige, ne serait que le bien-

heureux passage d'un bonheur temporaire et limité à un bonheur éternel et sans bornes.

Qu'arrive-t-il au contraire, quand la loi d'amour, descendue du ciel, fait place à la loi d'égoïsme sortie de l'enfer ? quand chacun, ne songeant qu'à soi, s'exagérant ses droits et méconnaissant ses devoirs, on dit généralement : La terre est livrée au pillage ; butinons au plus vite et jouissons de notre part, abandonnant à Dieu le soin des malheureux et des maladroits ?

Il arrive que les hommes, transformés en démons, se déchirent à belles dents. Guerre tantôt sourde, tantôt ouverte, mais incessante de peuple à peuple, de classe à classe, d'individu à individu. Les forts élèvent ra-

pidement des montagnes de richesses, séparées par des abîmes de misères. Les traits d'union divins étant brisés, on ne peut plus les remplacer que par des liens de fer : le canon, le fusil, la baïonnette, le sabre, la guillotine se substituent aux droits pour ramener les devoirs. Chacun veut jouir de la liberté, mais cette liberté dégénérant en licence, l'esclavage reparaît partout. C'est la liberté de l'enfer, c'est-à-dire la révolte éternelle entre quatre murs de feu et sous une main de fer, qui ne lâche un instant ses victimes que pour leur asséner de nouveaux coups.

Or, mon ami, dirai-je à notre cathécumène, quand les symptômes d'un tel état de choses se manifestent dans la société, n'est-il pas à propos de recourir à la reli-

gion pour qu'elle nous aide à rétablir parmi les hommes les doux liens de l'ordre, de la paix, de la justice et de la charité ? Oui, sans doute; car, faute de se rasseoir bien vite sur le fondement donné par Dieu même à la société, on dégringolerait rapidement de l'enfer du temps dans l'enfer éternel.

Maintenant, chers lecteurs, fermons la parenthèse, et reprenons le chemin de Rome.

XII

— Pourquoi courir à Rome, quand chacun peut trouver la religion chez soi ? demanderont certains demeurants d'un autre âge, qui s'imaginent toujours que Jean-Jacques a planté en religion les colonnes d'Hercule, et que la société ne peut mieux faire que de s'en tenir à la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Dieu n'a-t-il pas gravé dans les cœurs les devoirs fondamentaux de la fraternité universelle ? La religion est une écriture en même temps naturelle et divine que chacun peut lire

dans sa conscience, sans recourir aux commentaires des prêtres et à l'autorité du Pape.

— Voudriez-vous bien me dire, mes amis, dans quel coin de la conscience on lit avec tant de lucidité les principes et les plus importantes conclusions de la morale, qu'il suffise de crier aux hommes de tout pays, de toute condition, de tout âge : Regardez là ! pour qu'on les voie tous d'accord sur la nature et l'étendue de leurs devoirs et de leurs droits ?

La religion naturelle ne serait-elle point, comme la raison humaine, une abstraction, une bonne pâte de fantôme qui se plie à tous les goûts, n'alarme aucun vice, n'exige aucune vertu ?

Que de consciences dans le monde, et les belles choses qu'on y lit, quand on veut

lire sans commentaire, sans contrôle! Donnons quelques exemples :

Si nos princes, nos grands, s'aidant du commentaire évangélique donné par l'Eglise, y lisent en général l'obligation de faire régner l'ordre, la justice, de sauveter nos droits, de mettre un frein à l'orgueil, à la rapacité des uns, de porter secours à la faiblesse, à l'indigence des autres; si, balance faite du bien qu'ils font ou conservent, et du mal qu'ils laissent faire bien plus qu'ils ne le font, on peut les compter parmi les bons princes et hommes d'Etat, regardez leurs augustes frères qui prétendent lire dans leur conscience, sans le secours de personne, leurs droits et les devoirs de leurs sujets.

Voilà un potentat du Nord qui lit dans

sa conscience le droit pour lui de se jouer insolemment de toutes les lois divines et humaines, et le devoir pour soixante millions d'hommes d'expirer, sans mot dire, sous le bâton ou dans les glaces de la Sibérie, s'ils tiennent à une religion qui lui déplaît ou à une nationalité qu'il veut détruire! Cet homme n'y lit pas que Dieu a créé une Sibérie pour les scélérats de tout grade, et que là les coups de verge et de bâton donnés contre justice sont restitués aux épaules impériales avec gros intérêt, à raison de cent mille pour un.

Là, c'est un disciple de Mahomet qui lit dans sa conscience le droit de se donner un troupeau de quinze cents ou deux mille femmes, et de mutiler les misérables à qui il en confie la garde.

Plus loin, c'est l'enfant de la plus ancienne des civilisations, c'est le Chinois qui, embarrassé du nombre de ses enfants, en emploie la chair à nourrir et engraisser ses porcs, sans la moindre réclamation de sa conscience.

Enfin, l'Océanien ne lit-il pas dans sa conscience le droit de faire rôtir son vieux père ou son ennemi, et de se repaître de chair humaine, à l'exemple de ses dieux sortis aussi de sa conscience ?

Vous direz : Ces brutaux lisent de travers et confondent les aboiements de leurs passions avec les inspirations si pures de la conscience.

— Vous avez raison ; mais enseignez-nous, s'il vous plaît, le moyen infaillible de lire toujours juste dans la conscience,

et de ne jamais confondre sa voix avec celle des passions.

Je vous accorde sans peine que Dieu a écrit dans le cœur de l'homme, et qu'il y a écrit tout autre chose que le droit de nous jouer de la vie de nos frères, de les mutiler, de les dévorer, de les jeter aux pourceaux; mais en retour vous m'accorderez la vérité d'un fait que la tradition universelle atteste, savoir que Dieu avait à peine écrit sa loi dans le cœur du premier homme, que Satan, avec l'aide de la femme, s'y faufila, déchaîna les passions, leur livra le divin parchemin de la conscience, et leur ordonna d'y écrire les plus horribles vilenies.

Vous m'accorderez encore une chose démontrée par l'histoire de tous les temps,

c'est que, depuis l'attentat de Satan, nul homme, si savant, si vertueux qu'il fût, n'a pu par ses propres forces déchiffrer les préceptes gravés dans la conscience sans y mêler quelques-unes des abominables rêveries des passions, témoin Socrate et son illustre disciple, mon ami Platon. Je dois rendre à celui-ci cette justice, que, durant notre cohabitation de trois ans [1], je n'ai jamais pu lui parler de la divine beauté de sa morale sans qu'il haussât les épaules, joignît ensuite les mains et levât les yeux au ciel.

L'écriture divine de la conscience une fois raturée et devenue illisible, que pensez-vous que Dieu dût faire? De deux cho-

[1] V. l'*Art d'apprendre en riant*, etc.

ses l'une, ou laisser les hommes s'entre-dévorer, ou leur redonner sa loi.

Vous conviendrez que ce dernier parti était plus conforme à la bonté de Dieu, et vous savez avec tout l'univers chrétien qu'il l'a pris.

Mais, au lieu d'écrire de nouveau sa loi dans notre intérieur, où l'on ne nous trouve presque jamais, et où les passions, chaque fois qu'elles eussent triomphé, n'eussent pas manqué de biffer un précepte, Dieu l'a écrite au dehors dans les deux volumes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et l'a accompagnée de l'histoire du monde, laquelle nous instruit de ce que Dieu a fait pour les hommes, et de ce que les hommes ont fait pour ou contre Dieu.

Pour que ces précieux volumes ne s'éga-

rassent, ne se corrompissent pas, il importait de ne pas les abandonner au premier venu, mais de les confier, comme Dieu a fait, à un corps de magistrats solidement constitué, et sur lequel planerait visiblement l'assistance divine.

Telle est la révélation chrétienne, magnifique commentaire de la conscience humaine, telle qu'elle sortit des mains pures du Créateur. Loin d'être, comme le prétendait la niaise philosophie de l'autre siècle, une incroyable anomalie, une vaine et ridicule superfétation, elle est la première nécessité morale de l'homme, la plus naturelle et la plus haute conception de la sagesse et de la bonté de Dieu.

L'idée de révélation et l'idée de religion sont tellement inséparables dans la pensée

du genre humain, que vous ne trouverez pas un peuple, pas un village qui se soient contentés d'une religion naturelle et philosophique.

Tous les peuples ont cru entendre la voix du ciel. Le ciel a parlé, en effet; mais s'il a parlé à tous et pour tous, ce n'a été que par la bouche du Christ, des prophètes, ses précurseurs, et des bateliers galiléens, ses envoyés.

La nécessité et l'existence d'une révélation une fois reconnue, le christianisme se lève comme un soleil, et les révélations de Mahomet, de Foë, de Bouddha, etc., s'évanouissant comme des rêves de l'enfer ou de cervelles malades, n'obtiennent pas même l'honneur d'une discussion.

S'il existe un livre divin, c'est indubita-

blement l'Evangile : voilà ce que Voltaire, Rousseau et consorts ont cent fois répété. Et pourquoi répandaient-ils des doutes sur l'origine divine de ce livre? — Ah! c'est que, à côté d'une morale sublime, parfaite, ils y découvraient de grands mystères, des choses qui surpassaient leur raison, des pratiques gênantes, insupportables à la nature, etc.

Pauvres hères! ils voulaient donc que notre esprit, qui ne voit rien ici-bas à fond, vît le fond de l'Être infini et de ce qu'il y a de plus insondable après Dieu, le fond du cœur humain.

Ils voulaient une religion qui ne gênât pas l'homme, c'est-à-dire une religion qui accordât pour passe-temps au czar le massacre des nationalités, des âmes et des

corps: une religion qui autorisât les seigneurs turcs et autres à cumuler dans leur sérail les fonctions de bourreau avec celles de taureau; une religion qui, déchargeant le Chinois de la gênante obligation d'élever ses enfants, lui permît de les jeter aux chiens et aux pourceaux; une religion, enfin, qui sanctifiât tous les goûts, même ceux de l'anthropophage!

Croire qu'on pourra faire fleurir la morale de l'Evangile en l'isolant de la souche des croyances et du sol des pratiques, c'est imiter ces sauvages du Paraguay qui, pour dévorer les fruits des arbres exportés d'Europe et acclimatés à si grand'peine par les missionnaires, n'imaginaient rien de mieux que de couper les arbres ou d'allumer un grand feu autour du tronc.

S'il vous restait des doutes sur l'intime rapport des croyances avec les devoirs et l'existence de la société, je vous inviterais encore à lire Platon [1].

[1] *Solution de grands problèmes,* IIIᵉ probl.

XIII

Une fois qu'on a reconnu que la religion chrétienne est seule vraie, on est bien près de Rome. — Encore quelques pas, mes bons amis, et nous allons voir briller la croix de la coupole du Vatican.

— Halte-là ! nous crie un colporteur des sociétés bibliques, singulier apôtre qui, par la nature et la stérilité de son ministère, mériterait doublement le titre d'apôtre-mulet.

« Messieurs, vous êtes en cherche, à ce que je vois, de la pure parole de Christ. Gardez-vous donc bien d'aller à Rome, où

l'antechrist, l'*homme de péché* règne depuis des siècles et verse sur toute la terre le fiel du dragon.

« Si vous avez lu quelques-uns des petits traités de nos saints docteurs, tels que Monod, Roussel, Malan, Bost, Gaussen, etc., vous saurez comme quoi la parole de Christ gisait polluée sous les abominables traditions romaines, quand il plut à Christ d'envoyer deux hommes de sa droite pour la délivrer des profanations de la prostituée de Babylone et la mettre aux mains de ses fidèles ouailles.

« Depuis lors, cette parole n'a cessé de produire parmi nous des fruits de sainteté et de justice, qui feraient l'admiration du monde, si le monde, fasciné par l'idolâtrie papistique, n'était pas indigne

de comprendre les merveilles de la grâce.

« Aujourd'hui, messieurs, cette parole de vie s'offre à vous par le moyen de son indigne ministre : tenez, elle est là sur mon dos, prenez, lisez ! Il ne me reste plus que vingt-cinq ou trente bibles, tant le débit est rapide ! Mais soyez sans inquiétude, la société qui m'envoie en tient en réserve des millions. »

— Eh bien ! mes bons amis, que vous en semble ? Ce bonhomme serait-il un porte-voix du ciel, l'instrument dont Dieu se servit une fois pour gourmander un prophète ? Ou bien serait-il un nouveau masque du vieux malin qui parfois cache les ruses du serpent sous les oreilles d'un grison ?

Ne croyez-vous pas qu'un million ou un milliard de bibles voyageant sur le dos de

quelque cent mille colporteurs nous conduiraient bien vite au but, c'est-à-dire à la réunion de tous les peuples sous le sceptre si doux de leur Père céleste?

Les prodigieuses moissons de vertus que nous voyons chez nos frères de la réforme, depuis qu'ils lisent la Bible, l'ineffable union qui règne entre eux, ne vous donnent-elles pas l'idée de ce que serait bientôt le monde si chacun se mettait à lire et à commenter la Bible?

Vous riez? Je parie que vous avez lu les considérations de mon ami Platon sur les difficultés du système d'évangélisation adopté par les sociétés bibliques, et sur les étranges progrès que le monde a faits en religion, en morale, en matière de liberté civile, politique, et dans les sciences, depuis que papa

Luther et papa Calvin ont remis en honneur la pure parole de Christ [1].

Ces difficultés ont paru telles à un certain nombre de nos frères protestants, que, sans en attendre la solution de la haute sagesse de leurs ministres, ils ont fermé leur porte aux quêteurs et aux quêteuses des sociétés bibliques, et ont pris, comme nous, le chemin de la capitale de l'Antechrist. J'en aperçois même plusieurs parmi vous, mes bons amis.

Avouons, en effet, que ce n'est pas chose facile que de déterminer le genre humain, soit un milliard d'hommes environ, à lire la Bible d'un bout à l'autre, au moins une fois.

Sur ce nombre, huit cent cinquante mil-

[1] *Solution de grands problèmes,* IIe et IIIe probl.

lions au moins vous diront qu'ils ne savent pas lire. Que faire? Ces pauvres gens, qui ne peuvent lire, peuvent du moins écouter. Rien donc de plus naturel que de leur envoyer un catéchiste catholique qui , en même temps qu'il leur apprendra à lire, à écrire, à se nourrir, à se vêtir, leur enseignera qu'il y a un Dieu créateur et Père de tous les hommes, et que sa loi est toute dans ces dix paroles fort courtes : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras,* etc., etc.

Croire , au contraire, que le vrai moyen de conquérir ces pauvres ignorants à Christ, c'est de leur envoyer des ministres, des maîtres d'école , en compagnie de leurs femmes, de leurs enfants, lesquels, après leur avoir fait déchiffrer l'abécédaire, leur mettront en main le livre qui commence

par ces mots de la Genèse : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre,* et finit par ces paroles de l'Apocalypse : *La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous !* croire cela, dis-je, n'est-ce pas avoir donné sa tête à garder au diable ?

Ce n'est pas tout : sur les cent cinquante millions qui savent lire, cent quarante-cinq millions trouveront que les feuilletons de la société biblique sont un peu gros, et vous diront : Portez cela à d'autres ; nous avons besoin de tout notre temps pour gagner notre pain et celui de notre famille.

Sur les cinq millions qui ont du pain cuit pour eux et pour leurs familles, quatre millions et demi prétexteront les affaires, etc.

Supposez que nous ayons vaincu ces petites difficultés, et que, les trésors de grâce

en réserve dans les magasins des sociétés bibliques ramollissant tous les cœurs, il arrive un beau matin que du nord au midi, du couchant à l'aurore, huit à neuf cents millions de nos semblables se mettent à butiner à qui mieux mieux dans la Bible, en serions-nous plus avancés ?

Ne pourrait-il point se faire que, sur tant d'interprètes et d'inventeurs de religions, quarante ou cinquante mille donnant chacun pour pivot à leur interprétation un des trente mille versets de la Bible, il en résultât pour l'univers, qui compte déjà sept à huit religions de trop, un charmant appoint de vingt-cinq ou trente mille systèmes religieux ?

Quand je dis vingt-cinq ou trente mille, je ne dis rien de trop ; car la plupart d'en-

tre vous savent que ces quatre paroles si simples de l'Evangile : *Ceci est mon corps,* lesquelles du vivant de Luther comptaient déjà quatre-vingts interprétations diverses, en comptèrent peu d'années après jusqu'à deux cents.

C'est assez, mes amis, sur un système qui fait trembler pour la raison de ceux qui y verraient autre chose qu'une machine d'opposition au vrai christianisme.

Laissons donc les sociétés bibliques entasser la pure parole de Christ sur le dos de leurs colporteurs, et cherchons un autre moyen de faire pénétrer cette divine parole dans tous les cœurs.

Cependant, croyez-moi, en congédiant ce pauvre diable, jetons-lui quelques centimes pour le consoler de voir tant d'ouailles de

l'Antechrist tourner le dos au bercail de Calvin.

Je connais de longue date ces gaillards-là ; rôdant nuit et jour, comme ils font, à la recherche des agneaux papistes, ils sont toujours altérés et ne demandent pas mieux que de mettre pinte sur chopine.

XIV

Oui, mes bons amis, c'est le protestantisme lui-même qui va nous ouvrir les portes de Rome.

C'est lui, comme la prouvé Platon[1], c'est lui seul qui, par les épouvantables divisions qu'il a partout semées, a brutalement arrêté le mouvement humanitaire, a replongé la famille européenne dans les guerres des temps barbares, au lieu de la laisser travailler à l'affranchissement des peuples

[1] Ouvrage précité, t. III et IV.

encore barbares ; c'est lui encore qui, en cherchant à réaliser plus que jamais des théories absurdes et désastreuses, place en ce momeut l'Europe entre Rome et la mort.

Ecoutez bien ce que je vais vous dire.

Si dans les admirables pensées de Jésus-Christ pour le bonheur et le salut du monde, il y a une pensée qui domine toutes les pensées et qui resplendisse d'un bout à l'autre de l'Evangile ;

Si dans les salutaires pensées qui s'offrent à ceux qui désirent vivement un régime meilleur pour l'humanité, il y a une pensée qu'ils caressent plus que toute autre pensée ;

Cette pensée, mes amis, qui du cœur divin du Sauveur est descendue brûlante d'amour dans le cœur de tous les hommes

de bonne volonté, qu'est-elle? Vous l'avez déjà devinée, c'est l'union de toutes les familles humaines sous la loi seule parfaite, sous la loi du progrès sans fin, sous la loi de l'Evangile !

Ne vous figurez-vous pas les progrès de l'humanité dans un tel état de choses ?

Progrès immense des lumières religieuses, quand le soleil de vérité éclairant tout homme venant en ce monde, le Russe, le Mahométan, l'Hindou, le Chinois, l'Océanien, se trouveraient associés à la pensée qui éleva si haut les Augustin, les Basile, les Bossuet, les Pascal, les Fénelon.

Progrès immense dans les lumières morales, quand chacun connaissant et pratiquant ses devoirs, respectant et défendant les droits d'autrui, le bourreau ne serait

plus le maître ès vertus; alors le frein moral élevé à sa plus haute puissance nous permettrait probablement d'abolir la peine de mort, et d'imaginer quelque chose de mieux pour la correction des malfaiteurs que de les obliger à suivre dans les réunions du bagne un cours de hautes études dans les secrets du crime.

Progrès immense dans les lumières scientifiques, artistiques, quand cette foi chrétienne, à laquelle nous devons tant de conceptions sublimes, tant de chefs-d'œuvre dans tous les genres, éclairerait, exalterait, embraserait tous les grands esprits de l'univers.

Progrès immense dans les véritables libertés civiles et politiques, quand la foi, l'espérance et la charité, égalisant les hom-

mes devant Dieu, nuançant sans prétendre les détruire les distinctions sociales, mettraient les forts au service des faibles, apprendraient anx petits que la licence tue la liberté et prépare des chaînes, et convaincraient les grands que le despotisme détruit le pouvoir, provoque les foudres du ciel et les soulèvements de la terre.

Progrès immense dans le bien-être matériel, quand la loi du travail partout acceptée, quand l'intelligence dans le travail partout répandue, exploiteraient la terre, et quand la charité présiderait à la répartition des produits [1].

Or, mes amis, pour réaliser cette admirable pensée du ciel et de la terre, pour éten-

[1] V. *les Idées d'un catholique sur ce qu'il y aurait à faire*, ch. XVIII.

dre partout le règne éminemment philanthropique de l'Evangile, que faut-il ? Ecoutez encore ceci :

Supposons que, au moment où le Sauveur jetait les bases de la société chrétienne, qu'il appelle dans l'Evangile le *Royaume des cieux*, il vous eût appelés dans son conseil et que, après vous avoir exposé ses vues, il eût demandé votre avis sur les moyens d'exécution, qu'eussiez-vous dit ?

Vous eussiez répondu sans doute : Seigneur, choisissez les ministres qu'il vous plaira, car vous pouvez remplir d'intelligence et de force les plus ignorants et les plus faibles ; mais restez à la tête de l'entreprise, et que tous vous voient toujours là, vos ministres pour se tenir sur la ligne du devoir, les peuples pour accepter avec

respect, confiance et amour la parole de vos ministres.

Et si le divin Maître vous eût dit : Vous demandez là chose que le conseil du Très-Haut n'accordera pas pour des raisons à lui connues. A la vérité, je serai toujours au milieu de mon Eglise, mais d'une manière invisible à l'œil de la chair : n'est-il pas bon que je me tienne un peu dans l'ombre jusqu'au grand jour, ne fût-ce que pour donner plus de mérite à votre fidélité et faire mieux briller ma puissance par la faiblesse des instruments?

Qu'eussiez-vous dit alors?—Dans ce cas, Seigneur, donnez-vous un lieutenant visible, qui soit notre point de ralliement dans le danger, le centre de toutes les opérations pour la conquête du monde. Environnez-le

de tant d'autorité et de puissance, faites tellement briller sur lui l'assistance divine, que nul homme de bonne volonté ne puisse lui dire : Vous êtes dans l'erreur ! vous fourvoyez le troupeau de Jésus-Christ! Donnez à toutes vos brebis fidèles un fonds inaltérable de respect et d'amour pour le Pasteur des pasteurs, afin que, au premier signe qu'il leur fera, elles se tournent toutes vers lui avec une oreille attentive et un cœur docile.

En un mot, mes bons amis, vous eussiez tous demandé ce que le divin Maître nous a donné, un Pape.

Rien de plus évident pour quiconque sait lier deux ou trois idées : Nulle vraie unité possible entre les peuples sans le christianisme; nulle unité dans le christianisme

sans le catholicisme; nul catholicisme possible sans la Papauté.

Otez cette clef de la grande voûte sous laquelle tous les enfants d'Adam sont appelés par le Père de famille à venir s'asseoir au banquet des noces de l'Agneau, le merveilleux édifice qui a coûté le sang d'un Dieu et le sang de tant de millions de martyrs de la liberté de conscience, croule sur nos têtes, et Satan, loin de perdre du terrain en Asie, en Afrique, en Océanie, trône de nouveau et à jamais sur l'Europe.

Nous avons une hiérarchie sacerdotale aussi éclairée, aussi régulière, et je dirai plus régulière que jamais. Eh bien, rompez le lien de l'unité, et laissez à chaque évêque en son conseil la direction absolue de son diocèse, vous aurez aujourd'hui quinze

cents, deux mille églises, et demain, après-demain, cinq ou six mille religions.

— Un exemple.

Dans un moment où l'on mesurait fort court l'obéissance au Saint-Siége on s'imagina que chaque évêque pouvait, sans préjudice de l'unité, réformer à son gré les prières, les offices de l'Eglise. Qu'est-il arrivé? Grâce à la fécondité des verves liturgiques, si l'on s'entend encore pour croire, on ne s'entend plus pour prier ni pour chanter.

Qu'un prêtre polonais, échappé du fond de la Sibérie, se rencontre un samedi soir avec un prêtre des Etats-Unis chez mon vénérable curé qui est du rit romain, mon curé pourra réciter son brévaire avec eux et les prier indifféremment l'un ou l'autre de chanter le lendemain la grand'messe à sa pa-

roisse ; mais s'il reçoit la visite de ses deux proches voisins qui ont chacun un des vingt ou trente nouveaux rits, plus moyen de s'entendre dès qu'ils seront au bout du *Pater*, de l'*Ave* et du *Credo*.

Que ce petit essai de décentralisation nous fasse tenir en garde contre les rafales de droite ou de gauche qui nous feraient chasser sur notre unique ancre de salut, sur l'ancre de l'unité catholique.

XV

Un souverain écouté, chéri et obéi des deux cinquièmes environ du genre humain!

Un souverain secondé par un demi-million d'officiers et de ministres, la plupart éminemment disciplinés, les autres fort disciplinables, si l'on ne contre-carre pas les mesures du commandant en chef et des lieutenants-généraux!

Un souverain qui voit l'Italien, le Français, l'Anglais non anglican, l'Espagnol, l'Autrichien, le Prussien, le Polonais, le

Russe, l'Assyrien, l'Arménien, le Chinois, le Tong-Kinois, le Coréen, le Siamois, l'Hindou, l'Océanien, l'Américain, etc., se laisser dépouiller de leur liberté, de leurs biens, traîner de la prison à l'exil ou à l'échafaud, plutôt que de violer l'obéissance vouée au successeur de Pierre, au Vicaire de Jésus-Christ !

Ce souverain, qui a eu des prédécesseurs, qui aura des successeurs, mais qui n'a jamais eu, n'aura jamais des collègues qui puissent balancer sa puissance, n'est-il pas un être créé tout exprès pour le saint affranchissement des peuples, pour leur bienheureuse réunion dans l'obéissance à une loi qui consolide les trônes en leur donnant pour appui l'amour constant de la justice, de la gloire de Dieu et du bonheur des

hommes, et qui affermit toutes les libertés en les préservant des mortels écarts de la licence?

S'il vous venait à l'esprit un meilleur moyen de nous conduire à la fraternité universelle, croyez-moi, avant de l'ébruiter dans le public, allez présenter votre pouls au médecin pour voir s'il n'y aurait rien à faire.

Et considérez bien que ce prodigieux agent de civilisation n'est pas une création d'hier; c'est la plus ancienne institution de l'Europe. Il y a dix-huit siècles que la papauté travaille avec une infatigable vigueur et patience à l'œuvre de l'affranchissement.

Si vous avez lu l'histoire chrétienne ailleurs que dans les sots ou perfides romans qui ont eu cours à certaine époque, vous

saurez les gigantesques combats que les Papes ont livrés, durant la longue nuit du moyen âge, pour sauver le bagage de civilisation et de libertés civiles et politiques, qui nous distingue de nos frères de l'Asie et de l'Afrique; vous saurez que, sans les Papes, nous serions musulmans, sujets du bâton et du fer du hongreur, etc., etc.

Rien de plus historiquement indubitable que ceci, quand on a promené un œil scrutateur dans le passé, et qu'on s'est ensuite assis pour réfléchir : Toutes nos franchises, toutes nos libertés, toutes nos institutions utiles, grandes et généreuses, sont dues au catholicisme, et tout ce que nous devons au catholicisme est un effet de la puissance et de la sollicitude des Papes.

Nous devons immensément à nos saints

évêques, à nos saints prêtres, à nos princes, à nos hommes d'Etat vraiment catholiques; mais, sans les Papes, nous n'eussions eu ni saints évêques, ni saints prêtres, ni princes et ministres vraiment catholiques; les eussions-nous eus, ils eussent été frappés d'impuissance dans leurs luttes contre les ennemis du bien.

Les grands et consciencieux écrivains de notre siècle qui ont traité ce sujet, soit parmi nous, soit même chez nos frères errants, n'ont rien dit de trop. Je pense plutôt qu'ils n'ont fait qu'ouvrir la carrière et tailler de la besogne à leurs successeurs.

Seriez-vous encore effrayés des énormes abus de l'autorité pontificale au moyen âge, de ses entreprises sur le temporel des rois, de ses exactions, telles que la haque-

née, le denier de saint Pierre et cent autres horreurs qui vivent toujours dans la mémoire de ceux qui prennent plaisir aux contes des fées ?

Lisez, je ne vous dirai pas Platon [1], mais les écrivains protestants tant soit peu exempts de préjugés, le *Cours d'histoire*, entre autres, de M. Guizot, et vous verrez que ces épouvantables saisies du temporel des souverains étaient chose indispensable au salut des peuples et des souverainetés elles-mêmes, alors que celles-ci, à peine sorties des forêts du Nord, se ruaient les unes contre les autres comme des bêtes féroces, et se vautraient dans la boue et dans le sang de leurs sujets.

Maintenant que les souverainetés sont

[1] *Solution de grands problèmes,* t. III et IV.

bien loin de leurs premières inclinations sauvages, que pouvez-vous redouter pour elles du représentant de l'Agneau de Dieu? Est-ce bien le canon du château Saint-Ange qui trouble le sommeil de nos hommes d'État?

Des abus! Mais si vous voulez de grandes choses sans ombre d'abus, montez au ciel, mes amis; ici-bas les abus sont réductibles, mais inévitables.

On a abusé, on abuse encore de l'Evangile; voulez-vous le jeter au feu et arborer l'Alcoran ou les Védas?

On a fort abusé de la royauté : voulez-vous l'abolir et essayer de la démocratie pure, du communisme?

On a abusé et l'on n'use pas encore assez bien du régime représentatif : voudriez-

vous congédier à tout jamais les Chambres et rentrer sous le régime si simple des ordonnances?

On abuse de la presse : rétablissons donc la censure, et que ceux qui nous administrent aient deux mains, l'une pour fouiller notre escarcelle, l'autre pour nous empêcher de crier.

Craindriez-vous des abus encore plus graves? que le Pape, par exemple, une fois à cheval sur nos consciences, ne tournât le dos à l'Evangile et n'allât à ses affaires et à celles du sacerdoce, au lieu de s'occuper des nôtres?

Outre que vous seriez fort dans l'embarras si l'on vous demandait quelles sont donc, en dehors de l'affaire évangélique, les grandes affaires communes au Pape,

aux évêques et aux prêtres de l'Italie, de la France, de l'Espagne, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, etc., vous montreriez une extrême ignorance de la constitution de l'Eglise catholique.

Ne savez-vous pas que l'Architecte de la société religieuse a divinement combiné la hiérarchie sacerdotale et a si bien tempéré le pouvoir spirituel en le disséminant, sans le diviser ni l'affaiblir, dans des milliers de mains, que le Pape, tout-puissant pour diriger et hâter la marche en ligne droite, est dans l'impossibilité d'ordonner, je ne dis pas un changement de front, mais la moindre déviation à droite ou à gauche?

Ignoreriez-vous que, non-seulement les prêtres, mais tous les catholiques, au sortir des bras de la nourrice, sont rigoureuse-

ment obligés de prendre en main la Charte catholique, soit le catéchisme? que cette Charte, qui contient l'abrégé de l'histoire de la religion, tous ses dogmes, tous ses préceptes, toutes ses institutions fondamentales, ils doivent sous peine de la vie éternelle la mettre avant dans leur esprit et leur cœur, en faire une étude suivie durant trois ou quatre ans, en écouter l'explication fréquemment chaque année pendant leur vie, et en jurer devant Dieu et les hommes l'observation et la défense au péril de leur vie?

Qu'arriverait-il donc si un Pape faisait ce que jamais Pape n'a fait? Si, après avoir gagné quelques cardinaux et évêques (les gagner tous, serait chose impossible), il essayait de changer un article de notre Charte?

Pour empêcher ce tour de passe-passe, nous n'aurions besoin ni d'assembler nos Etats-Généraux, les conciles, ni même de mettre en frais d'érudition nos Universités; il suffirait de nos grimauds, de nos petits villageois assidus au catéchisme. Tous s'écrieraient : Mais, saint Père, que dites-vous là? Rien de semblable dans nos catéchismes qui sont plus anciens que Votre Sainteté; nous y lisons même tout le contraire.

S'il vous reste quelque doute à ce sujet, lisez mon ami Platon [1], et vous envierez pour nos chartes politiques les garanties que nous offre la charte religieuse contre l'arbitraire des gouvernants.

Gardez-vous, mes amis, de ces craintes

[1] *Solution de grands problèmes*, t. II.

ridicules de l'abus du pouvoir spirituel, craintes que cherchent à propager ceux qui s'effraient pour cause de la popularité du pouvoir sacerdotal.

Cette popularité est, en effet, immense. Outre qu'elle tient, comme je l'ai déjà observé, à une semence de papisme jetée dans les âmes par une main divine, elle a un fondement naturel dans nos cœurs.

C'est ce que j'aurai l'honneur de vous montrer dans un tout petit chapitre.

XVI

Qui n'a pas dans la tête ou par là près un petit grain d'ambition?

La souveraineté a beau être environnée plus que jamais d'épines : beancoup accepteraient les épines pour avoir le plaisir de flairer la rose.

Réduisez à quelque chose d'impalpable les prérogatives d'une couronne, et en retour que l'orfèvre royal prodigue tellement l'or et les bijoux à cette couronne qu'elle fasse trembler pour la tête qui devra la porter au jour du sacre, comme il arrive en

Angleterre; vous trouverez toujours de jeunes aspirants, de jeunes aspirantes, qui vous diront : Une couronne n'est jamais trop lourde!

En dépit de tout ce que le despotisme et son contraire, la démagogie, ont fait depuis longtemps pour ravaler la royauté, elle est toujours chose fort populaire; si elle ne l'est pas davantage, c'est que les peuples, de crainte qu'elle ne tombât aux mains du premier chevalier d'industrie, l'ont élevée fort haut et lui ont donné des gardes pour tenir à distance les filous.

La royauté compte infiniment peu d'appelés et encore moins d'élus. Voilà pourquoi elle rencontre dans certaine classe de gens tant de contempteurs et d'ennemis. Ils ne veulent pas que nous leur parlions de

la royauté, parce que probablement nous ne parlerons jamais d'eux pour la royauté.

Si-je connais parmi les démocrates quelques honnêtes rêveurs qui ne cherchent dans le triomphe de leur système que la liberté pour tous, j'y vois aussi des fourbes qui seraient dans l'occasion des monstres de despotisme. Ces libertés publiques, qu'ils accusent la royauté de miner lentement, ils les engloutiraient, eux, du premier morceau, et ne nous laisseraient ni langue pour nous plaindre, ni yeux pour pleurer, comme en 93. Si nous devions jamais opter entre eux et le Czar, je ne sais trop ce qu'il conviendrait de faire, sinon de prier Dieu qu'il fît sonner la fin des temps.

Ne pouvant aspirer au trône, que font les ambitions honnêtes? Elles couvent de l'œil

les siéges qui sont au pied du trône, les fauteuils de ministre.

Vous voulez savoir pourquoi nos chefs d'opposition sont en même temps si impitoyables pour les ministres et si indulgents pour le ministère; pourquoi ils passent tout à celui-ci et ne passent rien à ceux-là; pourquoi brûlants, comme ils se disent, de l'amour du bien public, ils favorisent, au lieu de le combattre, l'esprit liberticide et mortel de centralisation; pourquoi ils ne disent mot contre cette affluence de toutes les affaires au centre, laquelle oblige les administrations locales à se croiser les bras, et empêche le pouvoir central de savoir ce qu'il fait?

Je crois vous l'avoir déjà dit ailleurs; c'est que les aspirants au fauteuil, se voyant

si près de la poule gouvernementale, ne sont pas fâchés de la voir s'engraisser.

C'est assez vous dire que le vrai moyen de rendre populaire une couronne, c'est de la mettre à la portée du plus grand nombre, sans toutefois l'exposer à tomber dans la boue.

Or, mes bons amis, montrez-moi une couronne qui remplisse aussi bien ces deux conditions de popularité, que la couronne pontificale!

Que la tiare soit à une belle hauteur au-dessus des pavés, rien de plus évident. Les plus augustes têtes peuvent s'incliner profondément devant elle sans crainte de toucher terre.

Que la tiare soit la plus accessible des couronnes et même la seule accessible pour

tous, c'est encore chose évidente en principe et en fait.

Quels sont ceux que le droit divin et le droit ecclésiastique excluent à tout jamais de la papauté?

— Les femmes. — Oh! pour celles-ci, oui! Il faut qu'elles y renoncent, et se bornent au rôle de mère, de tante, de sœur, de nourrice, de nièce du souverain comme il y en a peu.

Si l'une d'elles ose vous parler de la papesse Jeanne, dites-lui, au nom de tous ceux qui ont lu l'histoire, que c'est là un conte bleu, et que le fait, fût-il aussi réel qu'il est notoirement faux, ne fonderait aucun droit.

Les femmes exclues, qui pouvez-vous exclure parmi nos jouvenceaux doués ou sus-

ceptibles d'intelligence et de sagesse? personne, pas même l'enfant du Juif, du Turc, de l'Océanien. — Que cet enfant demande le baptême, entre dans un séminaire, dans un couvent; d'ici à quelques années vous pourrez demander à baiser son anneau épiscopal, et plus tard sa mule pontificale.

Si vous trouvez sur votre chemin un pauvre petit berger de pourceaux vêtu de guenilles, grignotant un petit morceau de pain noir, gardez-vous de lui dire : Mon ami, tu ne seras jamais pape ! car si, durant les longues soirées de l'hiver, il a lu ou entendu lire quelques lambeaux d'histoire tirés de la vieille armoire de chêne, il pourrait bien vous dire : Monsieur, il n'y a pas très-longtemps qu'un de mes pareils monta sur le trône pontifical (Sixte-Quint),

et y fit de si grandes choses, que celui qui les ignore ne doit pas s'ériger en prophète, eût-il un habit encore plus fin que le vôtre.

Si vous apercevez un misérable charpentier qui sue sang et eau pour soutenir une nombreuse famille, et envoyer à l'école une demi-douzaine de marmots, ne le défiez pas de nous donner un Pape.

Il vous rappellerait d'abord que sa profession fut pendant plus de vingt ans celle du fondateur de la Papauté, et s'il a quelque idée de l'histoire du moyen âge, il vous dirait : Monsieur, je suis étonné d'avoir à vous apprendre que c'est à un pauvre charpentier toscan que le monde doit un des plus grands, des plus saints, des plus glorieux Pontifes qu'on ait jamais eus (saint Grégoire VII).

Ne nous étonnons donc pas de l'immense popularité dont les Papes ont toujours joui dans toutes les conditions sociales, surtout dans les conditions inférieures.

Lieutenants de Celui devant qui tout genou doit fléchir, et sortis souvent des rangs de ce petit peuple qu'on foule aux pieds, pères communs par état des rois et des peuples, et par naissance enfants de la rue, élevés de l'obscurité la plus profonde au trône le plus resplendissant, les Papes représentent tout ce qu'il y a de plus auguste dans le ciel, tout ce qu'il y a de plus humble sur la terre.

Or tous, mais nous surtout gens du peuple, nous aimons ce divin mélange de grandeur et d'humilité. Il y a là quelque

chose qui flatte à notre insu notre petit grain d'amour-propre et d'ambition. C'est la seule couronne qui ne refuse pas de s'allier à notre sang ; est-il surprenant que nous l'aimions encore plus que les autres ?

Aussi quand nos chers frères errants nous demandent pourquoi nous sommes si attachés à notre idole papale, répondons-leur : C'est que, voyez-vous, nous sommes tous du bois qui sert à la faire.

XVII

Un mot maintenant sur les trônes spirituels que Jésus-Christ a donnés pour aides au trône des trônes.

Celui qui s'imaginerait qu'en exaltant celui-ci j'ai abaissé les autres, se tromperait du tout au tout. Ne sait-on pas qu'une main divine a relié les siéges épiscopaux au siége pontifical, et que leur élévation est toujours mesurée sur la hauteur du Saint-Siége?

Vous qui, sous prétexte de rehausser

l'autorité épiscopale, travaillez à l'émanciper, vous ne tromperez plus personne.

Nous savons tous ce que sont les chaires épiscopales là où, comme en Orient, en Russie, en Angleterre, on les a délivrées de la tyrannie papale. On a beau les décorer des titres les plus pompeux, sans les gros revenus qui consolent les titulaires, nulle tête un peu noble ne voudrait y aller braver le mépris public.

C'est bien *grâce à Dieu et au Saint-Siége*, comme ils nous le disent dans leurs *Lettres pastorales*, que nos évêques sont si grands et ont le droit de parler à tous avec une autorité qui trouve soumission dans le monde parce qu'elle n'est pas de ce monde.

Que nos vénérables prélats soient toujours aussi unis qu'ils le sont au pasteur su-

prême, que leurs prêtres leur soient aussi dévoués et soumis qu'ils le sont généralement, en dépit de certaines manœuvres presbytériennes, parties d'ailleurs que de leur sein, et les uns et les autres, toujours plus grands, toujours plus forts, toujours plus populaires, sauveront infailliblement et achemineront dans les voies d'un progrès réel une société en proie à tant de ferments de mort.

Que nos gouvernants surtout, qui ont grand besoin de la force morale pour se soutenir et nous défendre contre les flots d'une démoralisation croissante, se gardent de l'idée de concentrer cette force dans leur main. Elle brûlerait leur main et s'évanouirait en fumée; car le Christ qui a pu leur donner une main capable de tenir di-

gnement le sceptre et l'épée, leur a refusé cette onction sacerdotale sans laquelle les armes spirituelles ne sont pas maniables.

Réduire un clergé sous la main de l'Etat, c'est à la plus grande, à la plus salutaire des réalités, substituer un fantôme dispendieux et au moins inutile. Un évêque, un prêtre, connus pour être matière domaniale, sont chose si piteuse, que ceux qui ne savent pas que le caractère sacerdotal est spirituel ne s'imaginent pas qu'il puisse trouver place dans de semblables fétus.

L'inexorable opinion exige que chacun soit ce qu'il doit être : elle veut que le fonctionnaire de l'Etat vive et meure pour la gloire et le bien de l'Etat, et que le fonctionnaire de Dieu pour le salut du genre humain vive et meure pour la gloire de

Dieu et le salut du genre humain. Elle flétrirait comme parjure le prêtre qui subordonnerait à un intérêt particulier un pouvoir consacré à la défense de l'intérêt général; elle tiendrait pour légitimement suspect le gouvernement qui verrait un ennemi dans l'homme de Dieu et de l'humanité.

Ce n'est qu'en demeurant dans cette sphère qui domine et embrasse toutes les sphères terrestres, que le sacerdoce a droit au respect et à la confiance de tous, des grands qui voient en lui le ministre de Celui qui seul est grand, des petits qui le chérissent comme l'image de Dieu et leur propre image.

Si arriéré qu'il soit dans les études historiques, le peuple ne peut ignorer que si toutes les classes ont donné de grands noms

à l'Eglise, et par l'Eglise à l'Etat, il a été constamment, lui, et il est encore le grand ovaire du sacerdoce.

Il sait que si la majorité du clergé séculier et régulier est sortie de son sein, lui en retour est sorti du néant sous le manteau du clergé séculier et régulier.

Il sait qu'il est redevable au clergé des droits qu'il a conquis à une époque où, nul ne lui reconnaissant des droits, on lui disait : Tant vaut la terre, tant vaut l'homme ; vous n'avez point de terre, donc vous êtes des gens de rien.

Il sait que c'est sous la mitre de l'évêque et le capuchon du moine qu'il a pu se poser en face, au-dessus même des très-hauts et très-puissants seigneurs et leur dire : Nous aussi nous sommes les en-

fants du Très-Haut et si vous voulez avoir droit aux couronnes du ciel, il faut que vous nous acceptiez ici-bas pour frères et que vous nous fassiez une part dans l'héritage terrestre.

Que de choses merveilleuses opérées par des gens de néant dans un temps où le peuple était matière taillable à volonté! Un exemple entre dix mille.

Vous savez sans doute qu'à cette époque courait dans les rues de Paris un petit mendiant qui nourrissait sous ses haillons l'idée de devenir le Père spirituel des Parisiens. Un plaisant voulut acheter ses droits au siége de Paris; l'enfant lui tourna le dos. Trente ans après, le mendiant, assisté d'un nombreux clergé, traçait avec la crosse épiscopale, sur les bords de la Seine, le plan de cette mer-

veilleuse cathédrale, où grands et petits vont encore s'entasser les uns sur les autres pour entendre un ministre de Dieu et un enfant du peuple.

Aujourd'hui encore, vous qui ne trouvez dans vos aïeux que la noblesse de la vertu et d'une vie laborieuse et irréprochable, ne pouvez-vous pas dire : Le clergé, c'est nous !

Et quand des orateurs et des écrivains sortis de nos rangs, mais qui ont d'excellentes raisons pour ne pas aimer les prêtres et les religieux, viennent nous dire : Défiez-vous des prêtres et des moines ! c'est une caste, une aristocratie essentiellement envahissante et qui ne travaille qu'à l'asservissement de l'Etat et du peuple, ne sommes-nous pas en droit de leur répondre :

Taisez-vous, misérables! Les vrais ennemis de l'Etat et des libertés du peuple, ce sont ceux qui, comme vous, plaçant l'art de s'enrichir et d'intriguer au-dessus de tous les arts, ôtent à l'Etat le fondement de la morale défendu par les prêtres, et refusent au peuple les deux grands moyens d'anoblissement qu'il doit à l'Eglise, la liberté de recevoir gratis un enseignement qu'on lui vend fort cher, la liberté de vouer son existence à la gloire de Dieu et au service de ses frères, sans encourir la peine et la flétrissure de l'interdiction des droits civils et du bannissement.

Vous parlez de caste sacerdotale! Mais cette caste serait la nôtre, s'il n'y avait pas absurdité à donner le nom de caste à un corps qui ouvre son sein à tous les rangs.

Vous parlez d'aristocratie épiscopale! Mais c'est la seule qui, pour nous donner accès à ses trônes, n'exige de nous que ce qui dépend de nous, le mérite et la vertu.

Sachez-le bien, l'aristocratie qui menace l'Etat et pèse cruellement sur le peuple, ce n'est ni l'aristocratie spirituelle, si nécessaire à l'un et à l'autre, ni l'aristocratie nobiliaire qui a droit à nos respects et à notre estime par ses vieilles traditions d'honneur et de bienfaisance; c'est l'aristocratie de l'agiotage qui, pesant tout au poids de l'or, déprécie de plus en plus les seuls capitaux qui nous restent, l'intelligence, le travail et la vertu.

XVIII

C'est assez, je pense, vous expliquer, mes bons amis, la grande et puissante popularité de l'armée papale.

Vous comprenez aussi quelle facilité une telle armée disséminée sur tous les points du globe donne au Pape pour nous conduire au grand but de la politique évangélique, à la fraternité universelle, à ce bienheureux système qui, à l'aide des balances de la justice et de la charité, équilibrerait les peuples entre eux, les porterait à s'en-

tr'aider au lieu de s'entre-dévorer; système qui, se reproduisant au sein de chaque Etat, sauverait tous les droits par l'accomplissement de tous les devoirs, et serait une solution vivante du grand problème : Beaucoup d'ordre avec beaucoup de liberté!

Ne vous semble-t-il pas que ce système de pondération vaudrait un peu mieux que celui bâclé un jour à Vienne et maintenant si détraqué? Tous les peuples n'y gagneraient-ils pas, et la France encore plus que les autres?

A ce propos, un petit mot de Polichinelle sur la grande affaire du moment.

Si vous voulez savoir ce que deviennent les grands peuples aux yeux de la politique qui ne tient compte que des forces,

des intérêts matériels, et n'imagine pas une autre puissance que celle des canons et des baïonnettes, écoutez ce qu'on nous débite depuis la rupture de l'entente cordiale.

Dès que lord Palmerston lui fait la moue, ne dirait-on pas qu'elle est perdue cette France dont Frédéric II disait : Si elle était à moi, je ne souffrirais pas qu'on tirât sans ma permission un seul coup de canon en Europe? Quels moyens lui suggère-t-on pour échapper aux habits rouges, aux pandoures, aux cosaques? Deux : ou ressusciter le programme de 93 et tenter de mettre le feu à l'Europe, ou dire à lord Palmerston, les deux genoux en terre : Que voulez-vous pour sauver la France?

Quelle est au contraire la position de la France au jugement de ceux qui connais-

sent la puissance des idées grandes, généreuses, morales, c'est-à-dire catholiques? La plus belle qui fût jamais.

Pour sortir de son isolement et renvoyer la terreur à ceux qui prétendent la lui inspirer, que faut-il qu'elle fasse?

Il lui suffit de se placer dans son vrai milieu, et là, tenant d'une main le drapeau d'Austerlitz, de l'autre cette vieille patente qui date de la défaite d'Abdérame, de dire à très-haute et très-intelligible voix aux souverains du Nord :

Ohé! quand aurez-vous fini de torturer les consciences, de confisquer les nationalités, de vous partager les petits peuples, comme on fait d'un troupeau de bétail? Jusques à quand, au lieu de réformer chez vous les abus, entraverez-vous, menacerez-

vous les princes qui donnent à leurs peuples la perspective d'un avenir meilleur? Ce sont là choses que je ne dois pas souffrir.

En ma qualité d'aînée des nations catholiques, je veux une sage liberté pour toutes les nations; je la veux pour les nations catholiques, parce qu'elles me sont les plus chères, et que sans liberté, il n'y a pas de catholicisme; je la veux pour les autres nations, qui sont appelées au catholicisme, et qui ne doivent y entrer que par la porte de la liberté.

Je n'aspire plus à des conquêtes, mais si vous m'offrez l'occasion de rendre à qui il convient ce que vous avez pris vous-mêmes dans un moment où le fer pouvait tout, j'en profiterai.

Voulez-vous la paix, au prix du respect pour l'existence et la liberté des petits comme des grands Etats? Ou voulez-vous jouer à la guerre les prétentions du despotisme contre les principes de la justice et de l'équité? Réfléchissez!

Quel serait l'infaillible résultat d'une telle déclaration de principes? Ce serait de rallier à la France tout ce qu'il y a d'Etats secondaires qui comprennent la portée du fait de Cracovie et de quelques autres, de lui rallier encore tout ce qu'il y a en Europe de partisans d'une sage liberté, ceux-ci trouvant dans la vieille patente une garantie contre les excès que protégea le drapeau tricolore, il y a cinquante ans.

Alors de deux choses l'une, ou le Nord s'amenderait ou la lutte s'engagerait. Selon

toutes les probabilités, celle-ci ne serait pas longue, et dans quelques années, nous pourrions, mes bons amis, nous trouver admirablement acheminés vers le but de l'affranchissement général.

Polichinelle revient maintenant à son sujet.

Après vous avoir donné une idée du Souverain comme il y en a peu, il se propose de vous faire voir ce que vous n'avez peut-être pas vu dans le *Discours du Trône qui n'a pas son semblable.* — Seulement il vous prie de lui accorder et d'accepter vous-mêmes un congé de huitaine pour les visites du premier jour de l'an.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. SIROU ET DESQUERS,
rue des Noyers, 37.